

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (du 1^{er} au 31 de chaque mois)
 France: En Av: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1 An: 30 fr.
 Étranger: En Av: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 1 An: 35 fr.
 Le journal est livré dans tous les bureaux de poste.
 Les abonnements sont payables d'avance.

« Le plus court chemin m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

REVUES DE SOCIÉTÉS DE PRÉPARATION MILITAIRE



L'inspection annuelle des sociétés de gymnastique et de préparation militaire a eu lieu hier après-midi aux Tuileries par une commission municipale présidée par MM. Virot et Fiant. Cette même commission, le matin même, s'était rendue au polygone de Vincennes où elle avait assisté aux évolutions de deux batteries d'artillerie manœuvrées par les jeunes gens, et aux classes à cheval des escadrons de l'Union des sociétés de préparation militaire et de la Fédération nationale des sociétés de préparation militaire de France et des colonies.

L'Irlande d'hier et de demain

L'Irlande, dont la superficie est un peu plus du quart de celle du Royaume-Uni (84.000 kilomètres carrés sur 315.000), possède seulement le dixième de la population (4 millions et quart sur 45 millions d'habitants). Bien que la race irlandaise soit robuste et prolifique, cette proportion est bien moindre aujourd'hui qu'il y a un siècle, parce que l'Irlande a été, pendant de longues années, saignée par une émigration intense, qui eut parfois le caractère d'un exode. Pourquoi ce départ de millions d'Irlandais, qui ont librement essaimé surtout dans l'Amérique du Nord ? Parce que, disons-le très franchement, la législation anglaise a été lente à comprendre l'Irlande.

L'Irlande est, en grande majorité, catholique, — 3.250.000 catholiques contre un million de protestants environ. Ceux-ci sont rassemblés dans la région du nord-est, appelée Ulster, où l'agriculture s'assortit d'une industrie ; le reste du pays, demeuré presque exclusivement agricole, plante des pommes de terre, élève des moutons, brûle de la tourbe et ne se distingue encore, malgré de récents progrès, ni par une mise en valeur intensive, ni par l'instruction générale de la population.

Directement exposée aux pluies d'ouest, qui arrivent de l'Atlantique, l'Irlande est embaumée d'un perpétuel embrun, tapissée d'une verdure de mousse qui lui a valu son surnom d'île d'émeraude. Pareil à nos Bretons, l'Irlandais est d'origine celtique ; il ne serait pas difficile de retrouver, dans les campagnes, des légendes de fées, des pratiques superstitieuses qui s'apparentent évidemment à celles de notre vieille religion des Druides.

L'âme irlandaise est donc très différente de l'âme anglaise, de même que diffèrent les paysages et les habitudes sociales ; l'Irlandais est un terrien plutôt qu'un matelot. L'histoire a creusé ces différences en dissensions ; des Anglais, depuis l'époque de la Réforme, ont conquis l'Irlande, assujéti ses paysans et sa terre à la domination, distante mais impérieuse, de maîtres du sol, de *landlords* ; et c'est surtout de ce mauvais régime agraire que procédaient les malentendus.

Dans l'Europe actuelle et dans l'Empire britannique d'aujourd'hui, c'est là un anachronisme insupportable, une cause de faiblesse pour nos excellents alliés. Des hommes d'Etat anglais s'en sont rendu compte, et, par une action dont nous croyons que la persévérance touche au succès final, ils ont préparé la solution équitable, intelligente, de cette redoutable crise irlandaise. D'abord, ils ont fait admettre, il y a plus de quatre-vingts ans, le droit commun pour les catholiques dans tout le Royaume-Uni : trois assauts parlementaires furent menés, coup sur coup, pour emporter une routine obsolète, qui succomba en 1829.

Puis on s'occupa d'aménager en Irlande la propriété foncière, de la distribuer parmi les paysans en morcelant les grands domaines, d'encourager les nouveautés agricoles et les « home industries » traditionnelles, bois tournés, dentelles, etc., afin d'attacher les travailleurs à un foyer moins pauvre, plus gai, de lui donner le goût d'un peu plus de confort et d'hygiène ou de développer l'enseignement élémentaire. Enfin l'on s'entretint d'une véritable autonomie politique irlandaise, de la reconstitution, à Dublin, du Parlement spécial qui avait été aboli seulement en 1800 ; c'est le Home Rule, auquel l'opinion anglaise est dès maintenant ralliée et dont on peut dire qu'il était, en principe, devenu loi de l'Etat quelques semaines avant la guerre.

Nous ne croyons point paradoxal d'affirmer que la guerre va résoudre le problème irlandais depuis si longtemps posé. L'Angleterre n'est-elle pas amenée, en effet, à la suite de la récente sédition des Sinn-Feiners, à corriger immédiatement son système d'administration irlandaise ? Elle supprime le « vice-roi d'Irlande », dont le titre même rappelait de malencontreux souvenirs ; elle réunit les chefs des ulstériens et des catholiques pour les inviter à concevoir le programme d'une nation commune, rigoureusement nécessaire en face de l'ennemi étranger.

C'est ainsi l'Irlande qui reçoit mission d'élaborer un statut transitoire, naturellement indiqué pour servir de thème à un Home Rule définitif. L'autonomie irlandaise, ainsi née dans le fracas des armes, ne sera pas une moindre force pour l'empire britannique que celles des puissantes Dominions d'outre-mer.

Henri Lorin,

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

Afin de provoquer la baisse du change pour le billet de banque français, l'Etat vient d'interdire l'importation d'un assez grand nombre de marchandises de luxe, inutiles par conséquent à la consommation. Cette mesure est en principe légitime et bienfaisante. Mais, pour certains articles, j'ai bien peur qu'elle ne fasse l'effet d'un canotier sur une jambe de bois.

Voici justement, par exemple, ceux qui figurent peut-être pour le plus gros chiffre : les pierres précieuses de toutes sortes, les gemmes, etc. Il en entre bon an mal an pour 130 ou 150 millions. Et tout le monde sera d'accord que rien n'est plus inutile qu'un diamant, sauf le diamant du vitrier !

Mais il faut bien se rendre compte que les trois quarts au moins de ces pierres précieuses, après être entrées, ressortent. Surtout en temps de guerre ! Ce ne sont pas les Françaises qui, à cette heure, achètent des colliers, des bracelets et des pendentifs. Ce sont les Américaines, les Hollandaises, les Espagnoles, dont les pères ou les maris gagnent en ce moment beaucoup d'argent. Et si le marché de la pierre précieuse brule est à Londres, celui de la pierre précieuse taillée en Hollande, celui de la pierre précieuse artistique est à Paris. On risque donc de laisser transporter ailleurs ce marché, et voilà tout. Par surcroît il est clair que la gemme montée vaut plus cher que la gemme simplement taillée. Pratiquement, par conséquent, on peut y perdre.

Mais pendant ce temps on continuera d'acheter, par exemple, de l'avoine pour les chevaux à l'étranger : car l'avoine est évidemment une denrée indispensable. Voici bien des années pourtant que nos Africains ont remarqué que les chevaux, même venant d'Europe, prisent autant le « sorgho », le gros mil, que l'avoine. Ils ont donc demandé que le gros mil des colonies africaines fût partie de l'alimentation de la cavalerie de guerre.

Vous voyez d'ici l'avantage : des colonies françaises à la France la question du change ne se pose pas. Il faut donc mieux demander du mil à ces colonies que de l'avoine à l'étranger. Mais voilà : cela change les habitudes de l'intendance ! L'intendance à mais cette affaire « à l'étude » jusqu'à la fin de la guerre.

Je maintiendrai jusqu'à l'échafaud, exclusivement, que nous ne serons pas nous servir de nos colonies.

Pierre Milla.

L'un de nos ministres les moins occupés avait prié hier, pour déjeuner, trois amis, parmi lesquels un très distingué citoyen de la libre Angleterre, militaire, mi-civil, et qui, entre Paris et Londres, établit un lien secret, constant et précieux.

Au coup sonnant de onze heures, le timbre de la porte retenait et le valet de chambre va ouvrir. C'est le flagman Londonien — tous les Londoniens sont flagmaniques — qui vient déjeuner. On l'introduit au salon, et le ministre qui en était, tout au plus, à attacher son faux-col, presse un peu plus sur le bouton et se casse un ongle dans sa hâte.

Enfin, il entre dans son salon et tend ses mains à l'invité en lui disant :

— Vous avez devancé l'heure, cher ami. Il fait si chaud ! On est forcé d'écourter la promenade. N'est-ce pas ?

— Je n'ai rien écourté ni devancé, répond l'importun Anglais. Il est midi et je viens déjeuner.

— Midi ? Il est onze heures.

— Midi, vous dis-je.

— Mais non...

— Mais si. Voyez plutôt.

Et l'insulaire, tendant sa montre, mit son doigt sur les deux aiguilles superposées au chiffre douze.

— L'heure de Londres, mon cher ministre, l'heure de Londres depuis hier soir.

Rien n'était plus vrai : nos alliés ont adopté l'heure nouvelle.

L'Excellence fit activer le roastbeef, par amour de l'alliance.

C'est au cours d'une représentation cinématographique que ce cri fut poussé. Sur l'écran défilaient des foules romaines, des soldats superbes, des sénateurs aux larges épaules, des éphèbes aux pectoraux généreux. L'histoire, la triomphale et pourtant triste histoire d'un des grands de la terre ajoutait aux tableaux de la gloire sans mélange ceux de l'ingratitude et de l'assassinat par les mains les plus chères.

Peu avant le célèbre « Tu quoque, fili », le film montra un si saisissant défilé de guerriers qu'une dame charmante, au balcon, petit bijou parisien comme n'en connaît jamais la Rome antique, ne se retint plus de crier son admiration et, aux amis qui l'accompagnaient, jeta tout d'une haleine : « Voyez-moi ces gaisards, mais voyez-les ! Sont-ils superbes ! Y avait-il de beaux hommes dans ce temps-là ! Vrai, depuis, la race a rudement dégénéré. »

On rit, et l'on eut quelque peine à faire comprendre à la candide spectatrice que le cinéma est une invention relativement récente et que les beaux soldats de l'Empire étaient peut-être tous nés à Belleville, à Naples ou à Marseille, il n'y a pas encore très longtemps.

Avant-hier, plusieurs groupes d'Américains ont stationné à l'entrée de la paisible rue d'Anjou — non devant la mairie du huitième arrondissement — mais devant l'immeuble qui lui fait face et où La Fayette est mort, le 20 mai 1834.

C'est une maison ancienne, un peu en avancement sur les voisines, dont elle se distingue par son crépissage à la chaux. Un bottier et un entrepreneur de pompes funèbres occupent le rez-de-chaussée. Près de la porte d'entrée, une plaque de marbre commémore la mort de La Fayette : « Créateur de la Liberté en Amérique ».

Chaque année, il se trouve, paraît-il, un certain nombre d'Américains pour venir saluer, le 20 mai, la dernière demeure parisienne du général populaire dans les deux mondes. Mais jamais autant qu'en 1916, cette visite annuelle n'a si bien affecté la forme d'un pèlerinage — ou d'une manifestation.

Un citoyen de New-York a harangué, au bout du trottoir, quelques-uns de ses compatriotes : « Mes amis, si La Fayette vivait, il détesterait beaucoup les Allemands, en tant que Français et en tant qu'Américain d'adoption. Je crois que plus encore qu'autrefois on pourrait dire de lui ce que disait Manrepas : « La Fayette serait prêt à démembrer le château de Versailles pour monter l'armée des Etats-Unis ! »

Les Américains ne se sont éloignés de la rue d'Anjou qu'après avoir longuement contemplé la grande maison blanche, dont la plupart des volets — à cause du soleil ou du recueillement de l'anniversaire — étaient mystérieusement clos.

N'incriminons pas les femmes françaises en général ni les Parisiennes en particulier...

La plupart d'entre elles ont sincèrement cherché depuis le début de la guerre à se rendre utiles et beaucoup y sont parvenues.

Les autres ont su garder en ces jours graves la dignité que commandaient les événements.

Il est, hélas ! des exceptions...

Hier matin, dans un restaurant du Bois, une jeune femme fit une entrée sensationnelle, suivie d'un beau caniche noir et d'un petit griffon fauve.

Le cou du caniche était orné d'une large ruban bleu, blanc et rouge — le caniche est, on le sait, le chien officiellement français. A ce collier d'un goût douteux pendait une médaille d'argent avec l'effigie du général Joffre.

Quant au griffon — belge s'entend — il portait les couleurs nationales de son pays d'origine et une médaille à l'effigie du roi Albert I^{er}.

Le plus navrant, c'est qu'il y eut des gens pour trouver cela très drôle.

Simple question...

Pourquoi les poilus français sont-ils... privilégiés de la présence de toutes sortes de parasites ignobles de leurs voisins et alliés, les ténacités britanniques ?

Sur le front anglais, point de hannetons ; peu ou point de merranthes ; enfin, absence presque complète de « totos » et autres petites bêtes à qui l'homme est cher, mais qui sont beaucoup moins chères à la chasse de l'homme.

Le cuir anglais serait-il plus coriace que le cuir français... ou bien ne faut-il voir dans cette anomalie que le résultat d'une organisation moins parfaite ?

Transmis à M. Quilès, le cousin de M. Le Bureau.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Ma chère femme,

Tu sais combien j'aime ce genre de spectacle qu'on appelle « La Revue ». En ce moment, je suis servi à souhait. On en a mis partout! Les Parisiens ont toujours adoré les revues — les revues de Longchamp et les revues des Folies-Bergère — et ils ont toujours pris un grand intérêt aux revues à couverture saumon, aux revues bleues, aux revues blanches, aux revues de toutes les couleurs. Excuse ces facéties! Il fait chaud! Je suis gai!

Pour ma part, j'ai toujours eu un goût très vif pour les revues de théâtre et de café-concert. Leurs auteurs ne sont pas toujours des lettrés et des philosophes. Ils n'approfondissent pas le sens caché des choses et ne dégagent des événements que des enseignements superficiels. Ils ne s'intéressent qu'aux aventures plaisantes et ne tirent une morale que des faits qui n'en comportent aucune. Ils ont pour protagonistes des jeunes femmes dont les costumes n'ont ni commencement ni fin et dont les couplets, fort souvent, n'ont ni queue ni tête. Mais n'importe! Les revues nous permettent de revenir sur des événements que nous avions trop sommairement jugés et qui, dégagés des circonstances qui les ont provoqués, nous sont présentés avec bonhomie et quasi nus, tout uniment.

Et puis, la Revue nous réhabilite un peu! Elle prouve que nous ne sommes pas dupes et que nous distinguons parfaitement le côté ridicule des choses et des hommes. Elle fournit des excuses à nos enthousiasmes non justifiés. Elle est la revanche des timides, des peureux qui la remercient de traduire librement ce qu'ils n'osaient ou ne savaient exprimer. Elle met en relief, sous une forme concrète, par un costume, un accessoire, ce que le journal ne peut qu'indiquer. Elle est, somme toute, la dernière tribune à peu près libre.

Dois-je l'avouer que ton vieux Provincial de mari — pourtant si friand de ces spectacles — a eu quelque gêne dans son plaisir? Il m'a paru que, ça et là, « on allait un peu fort », comme on dit dans l'argot de la capitale. Je sais bien que tout va le mieux du monde, que notre victoire est certaine et que nous avons mille raisons d'être satisfaits, mais enfin, j'ai constaté une trop joyeuse hardiesse dans certains couplets, une trop libre audace dans quelques costumes.

J'ajouterai que ces spectacles sont annoncés d'une façon qui ne laisse pas d'être agressive. On lit :

Venez voir le plus grand succès du moment!!!

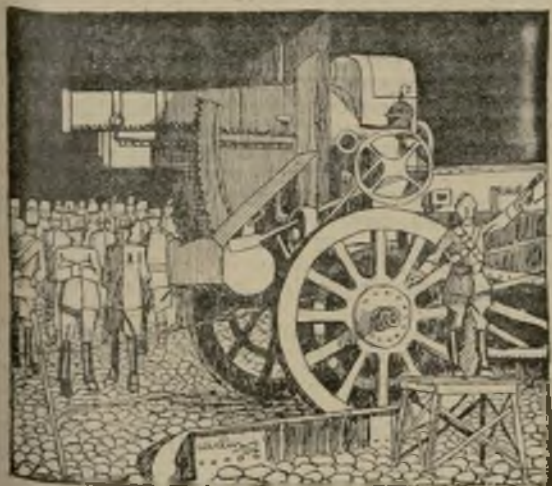
Ou bien :

C'est un triomphe que vient de remporter la Revue de X...!!!

Ne trouves-tu pas que les mots succès, triomphe, devraient être, en ce moment surtout, entourés de respect et galvaudés moins aisément? Il y a une pudeur des mots. Quand je dis que, dans tel endroit du front, le général X... a conduit ses troupes à la victoire, et qu'aux Fantaisies-Folichannes la célèbre Mlle Y..., avec sa fameuse troupe, a également « conduit à la victoire le sketch ébouriffant de M. Langoustie », j'ai les nerfs un peu tendus et la furieuse envie de tarabuster Mlle Y... et M. Langoustie.

Il faut laisser dans les dictionnaires pour les en sortir tant neufs, tout reposés, tout brillants et les offrir en gerbe à nos héros vainqueurs, ces verbes, ces substantifs, ces adjectifs, riches de sens, et qu'on dénourrit avec une extravagante légèreté. A te parler franc, notre capitale me paraît se relâcher un peu! Les camelots ont reparu devant les terrasses des boulevards. Je t'envoie les prospectus et petits cartons qu'ils m'ont glissés dans la main... Ce sont ceux qu'on nous distribuait pendant l'Exposition de 1900! Rien ne se perd, rien de se crée! Ne nous frappons pas, et des mœurs du temps ne nous mettons pas en peine! Tout cela finira très bien! Il fait si beau...

Le Provincial.



L'artillerie

serre est en pièces...
(Communiqué autrichien.)

« Quelles pièces !... »

(Numéro, Turin.)

La crise gouvernementale se complique en Allemagne

Le kaiser rentre à Berlin.

BALE, 21 mai. — La démission inattendue du ministre prussien de l'Agriculture, M. von Schorlemeyer, que nous avons annoncée hier, complique sérieusement la situation du gouvernement impérial. Au point que le kaiser a quitté le grand quartier général pour rentrer conférer avec ses conseillers à Berlin, en vue du remaniement ministériel inévitable.

Si, comme on paraît le croire dans les milieux informés, la nomination de M. Helfferich, ministre des Finances, à la succession de M. Delbrück, secrétaire d'Etat à l'Intérieur, avec le titre de vice-chancelier de l'empire, est imminente, la démission de M. von Schorlemeyer et la nomination an-



M. HELFFERICH

noncée d'un directeur de la commission de l'alimentation portent à trois le nombre de postes importants à pourvoir de titulaires.

La Gazette de Voss ne croit pas que M. Helfferich soit appelé au ministère de l'Intérieur. Elle désigne M. Hertl. Dans d'autres milieux, on parle de M. Gollpert, sous-secrétaire d'Etat.

Le Berliner Tageblatt cite le conseiller Holsch, député conservateur au Landtag, comme devant être appelé à remplacer M. von Schorlemeyer au ministère de l'Agriculture.

Quant au poste de dictateur économique de l'Allemagne, appellation que l'on donne à la direction de la commission de l'alimentation, on désigne pour l'occuper, M. Michaelis, connu pour ses connaissances économiques. La tâche est lourde : il s'agit d'assurer l'approvisionnement en vivres d'une immense population quand les denrées les plus indispensables font défaut. On comprend que M. von Waldow, malgré sa réputation d'agrarier et d'homme à poigne, ne tienne pas à en accepter la responsabilité.

Ajoutons que les Dernières Nouvelles de Leipzig affirment tenir de source certaine que la succession de M. Helfferich au ministère des Finances a été offerte, voilà déjà quelques jours, au docteur Reinhold, ministre des Finances badois. M. Reinhold a refusé les offres qui lui étaient faites en donnant pour raison qu'en regard de la gravité de la situation présente, il entendait demeurer à son poste.

Et tandis que l'on s'efforcera de dénouer cette crise, M. Delbrück, débarrassé du fardeau du pouvoir, va, dit-on, quitter Berlin pour aller se reposer à Iéna dans une villa qui a déjà été louée à son nom.

Un député déclare au Reichstag que « les Allemands seront hais partout après la guerre ».

GENÈVE, 20 mai. — Le député Stresemann, national libéral, a déclaré au Reichstag que la retraite de M. Delbrück doit être attribuée à l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'accomplir sa tâche, par suite de l'énorme travail qui lui était imposé. A son avis, le département de l'Intérieur devrait comprendre à côté du titulaire de ce ministère un sous-secrétariat spécial pour le commerce. Tel qu'il est organisé actuellement, le ministère de l'Intérieur est voué à l'impuissance ; il usera nos meilleurs administrateurs, qui succomberont au travail gigantesque qu'ils auront à accomplir. M. Stresemann termine son discours en disant : « Je crois, comme ont le dit, qu'après la guerre les Allemands seront hais partout ; mais ce n'a jamais été par amour qu'avant la guerre on nous achetait des marchandises, c'était simplement en raison de leurs qualités et de leurs prix avantageux. »

La bataille de Verdun

L'ensemble de la position du Mort-Homme résiste aux attaques allemandes.

Les Allemands viennent de prononcer une offensive puissante contre cette même position du Mort-Homme qu'ils prétendent tenir entièrement depuis deux mois.

Ce n'est pas la première fois, depuis ces deux mois, qu'ils tentent de justifier un de leurs plus notoires mensonges. Ce n'est pas la première fois non plus qu'un de leurs assauts parvient jusqu'à nos premières lignes. Mais toujours, jusqu'ici, la situation a été rétablie par la suite en notre faveur, soit par la reprise du terrain cédé, soit par la consolidation des positions nouvelles.

Le Mort-Homme n'est pas en effet un pignon isolé, mais une chaîne de collines qui se dirige du nord au sud, depuis la lisière du bois des Corbeaux jusqu'aux environs de Chattancourt, et se divise sur cette longueur en quatre petits sommets, à peu près également élevés, séparés par de légères dépressions où passent les chemins.

L'enjeu de la bataille est aujourd'hui, comme il y a deux mois, le plus avancé de ces sommets. Même s'il restait aux mains de l'ennemi, l'ensemble de la position nous appartiendrait encore, et il faudrait recommencer trois fois le même effort pour avoir chance de nous déloger. Après quoi, l'ennemi trouverait devant lui une seconde ligne beaucoup plus redoutable encore, celle des Bois Bourrus.

Malgré l'intensité de son bombardement et la violence de ses attaques, l'ennemi n'a pu entamer la partie orientale de notre ligne, entre le Mort-Homme et Cumières. Sur les pentes du nord et de l'ouest, notre tranchée de première ligne a été atteinte, mais la tranchée de soutien a résisté.

Devant un résultat aussi mince, eu égard aux sacrifices consentis, il est impossible que l'opinion allemande ne s'énervasse pas, et cet éncrovement aura pour conséquence de nouvelles attaques, non moins meurtrières. Cette tactique est trop à notre avantage pour que nous n'en souhaitions pas la continuation.

L'offensive des Autrichiens n'a fait aucun progrès dans la dernière journée. Dans la vallée de l'Adige, l'ennemi n'est pas arrivé à s'infiltrer au sud de Mares, le long du chemin de fer. Entre l'Adige et l'Asico, nos alliés tiennent fortement les pentes nord du col Santo, du Coston de Laghi et du Tormeno. Entre l'Asico et le val Sugana, une attaque venant du mont Busa di Verte, à l'est du mont Cimone, a été complètement repoussée.

Jean Villars.

L'AVIATEUR G. BOILLOT tué au cours d'un combat aérien

Une triste nouvelle nous parvenait avant-hier soir : le sous-lieutenant Georges Boillot, aviateur, roi incontesté du volant, devenu pilote, sur sa demande, avait succombé au cours d'un combat aérien engagé contre cinq appareils ennemis.



BOILLOT

La censure nous pria, cependant, de tenir cette nouvelle secrète.

Un doute, en effet, subsistait. On signalait Boillot comme tombé à Wadelaincourt. S'agissait-il de Wadelaincourt (Ardennes) ou de Wadelaincourt (Meuse)? Dans le premier cas on pouvait espérer

que Boillot, tombé en territoire ennemi, était simplement prisonnier. Nous nous inclinons devant le scrupule dont la censure faisait preuve en la circonstance. Mais aujourd'hui, hélas ! ce doute n'est plus permis. C'est bien à Vadelaincourt (Meuse), à quelque distance de Bar-le-Duc, que le hardi pilote a succombé, c'est là qu'il a été enterré hier, en territoire français...

Voici dans quelles circonstances Georges Boillot livra son dernier combat :

Il évoluait, seul, sur un avion rapide, lorsqu'il fut entouré par cinq appareils ennemis. Au lieu de refuser le combat, Boillot attaqua, cependant qu'ayant deviné le danger que courait son camarade et son ami l'aviateur Navarre, qui volait à quelque distance, se hâta d'accourir à son secours.

Navarre, malheureusement, devait arriver trop tard. Il vit, en effet, Boillot abattre un de ses assaillants, puis, à son tour, chavirer, et, bientôt, venir au sol. Le hardi pilote avait été tué de deux balles : l'une au plein front, l'autre au plein cœur...

Rappelons que Boillot, mécanicien chez Peugeot, fut d'abord coureur cycliste et fit partie du Vélo Club de Levallois. Sa popularité et sa réputation mondiales datent de 1912 et 1913, où il remporta pour le compte de Peugeot, deux ans de suite, le Grand Prix de l'Automobile Club de France. Mobilisé au début de la guerre comme automobiliste, il fut ensuite attaché à l'école d'officiers automobiles qu'il quitta pour passer dans l'aviation, sur sa demande. Breveté en septembre dernier, il fut versé dans une escadrille du front.

Le 26 mars, il était décoré de la croix de guerre avec palmes ; le 6 avril, il descendait un avion. Le 15 mai, la Légion d'honneur lui était décernée.

Georges Boillot, quelle que fût sa gloire sportive, était un modeste, un travailleur. Il ne laisse derrière lui que des sympathies profondément attachées, qui cependant trouveront dans l'héroïsme de sa mort glorieuse de patriotiques consolations.

Aussi bien, tombé au champ d'honneur, Georges Boillot peut être certain que ses camarades — ses amis — auront à cœur de le venger.

EN MACÉDOINE

Les inondations dans la région du Vardar

ATHÈNES, 21 mai. — On mande de Salonique qu'un violent bombardement a été effectué pendant toute la journée d'hier sur la rive droite du Vardar.

Les inondations ont détruit en territoire serbe de nombreux travaux de défense établis par les Bulgares ; ceux-ci se hâtent de les réparer.

Des avions bulgares sont ramenés par les nôtres dans leurs lignes

SALONIQUE, 21 mai. — Pendant la nuit dernière, des avions ennemis sont venus survoler les lignes anglo-françaises. Ils ont été immédiatement pris en chasse par des avions alliés qui, à leur tour, sont allés bombarder plusieurs positions bulgares.

De nombreux Austro-Allemands blessés arrivent à Monastir.

GENÈVE, 21 mai. — On mande de Vienne à la Tribune de Genève que les événements paraissent prendre une tournure active dans les Balkans, si l'on en juge d'après des informations venues de Monastir à la date du 18 qui disent que des convois de blessés austro-allemands arrivent constamment dans les ambulances. Ces convois étaient particulièrement nombreux le 17 au soir.

La frontière gréco-bulgare sera ouverte par Oxilar.

ATHÈNES, 21 mai. — M. Passaroff, ministre de Bulgarie, a déclaré au gouvernement que la frontière bulgare serait ouverte aux sujets hellènes par Oxilar.

Des comitatdjis bulgares ont assassiné, près de Darma, un notable grec.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

La Boîte n° 95

Se trouve CHEZ Pharmaciens, Herboristes, Épiciers.

Le MEILLEUR ALIMENT des ENFANTS

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 21 Mai (658^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont continué leurs attaques au cours de la nuit sur nos positions du Mort-Homme. Repoussé de nouveau à l'est par nos tirs de barrage qui ont brisé toutes ses tentatives, l'ennemi a réussi à occuper une de nos tranchées de première ligne sur les pentes ouest du Mort-Homme.

A l'est de la Meuse, la lutte d'artillerie a été très vive dans la région du fort de Vaux ; aucune action d'infanterie.

En Lorraine, un coup de main, consécutif à un violent bombardement, a permis aux Allemands de pénétrer dans une de nos tranchées à l'ouest de Chazelles. Nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses les ont obligés peu à peu à regagner leurs lignes en laissant des morts et des blessés dans la position évacuée. Canonnade habituelle sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, la bataille a continué toute la journée avec acharnement sur le front compris entre le bois d'Avancourt et la Meuse.

Aux abords de la route J'Ennes à Haucourt, une attaque lancée par nos troupes nous a permis d'enlever deux tranchées allemandes. Le petit ouvrage que l'ennemi avait occupé le 18 au sud de la cote 287 a été entièrement bouleversé par notre artillerie.

Immédiatement à l'est de la cote 304, l'ennemi a lancé sur nos positions une attaque qui, après avoir pénétré un instant dans notre tranchée de première ligne, en a été entièrement rejetée.

Sur les pentes ouest du Mort-Homme, une violente action offensive, menée par une brigade ennemie, a été arrêtée par le feu de nos mitrailleuses et les contre-attaques de nos grenadiers. Des colonnes ennemies qui suivaient les vagues d'assaut ont été prises sous le feu de nos batteries et ont dû refluer vers l'arrière.

Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie a été très violente dans le secteur de Douaumont. Au cours d'une vive attaque, nos troupes ont enlevé les carrières de Haudromont, fortement organisées par l'ennemi ; nous avons fait quatre-vingts prisonniers et pris quatre mitrailleuses.

Actions d'artillerie intermittentes sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un raid de l'aviation ennemie sur la région de Baccarat, Epinal et Vesoul n'a causé que des dégâts matériels insignifiants ; quatre personnes ont été légèrement blessées.

Dans la nuit du 20 au 21, nos avions de bombardement ont lancé de nombreux projectiles sur les établissements militaires de Thionville, Etain, Spincourt et sur des bivouacs dans la région Azannes-Damvillers. Un bombardement de la gare de triage de Lumes a provoqué une fuite rapide des trains et allumé un gros incendie dans les bâtiments de la gare.

Au cours d'un combat aérien livré par quatre de nos avions à trois fokkers au-dessus de la forêt de Bezange, un des appareils ennemis a été abattu.

Un autre fokker, attaqué par un de nos pilotes, a été contraint d'atterrir dans ses lignes sous le feu de nos batteries, qui ont détruit l'appareil.

Communiqué belge

Durant la nuit, comme pendant la journée du 21 mai, les actions réciproques d'artillerie dans le secteur de Dinant ont atteint une grande violence. Vers Steenstraete s'est déroulé un engagement à coups de bombes. Hier en fin de journée, au cours d'un combat aérien, au large de Nieupoort, un avion belge, capitaine Jaquet, pilote ; lieutenant Robin, observateur, a abattu un avion allemand qui est tombé dans la mer.

Ayuntamiento de Madrid

La bataille du Trentin

Les Autrichiens font autour de leur offensive beaucoup de bruit pour un maigre résultat.

Après avoir subi le premier choc, les Italiens résistent ; et du reste le second recul des lignes italiennes a été très léger avant-hier. Les critiques les plus éminentes, comme le général Cosmi et le colonel Barone, l'expliquent de la manière suivante :

L'action qui se déroule de notre part au face de l'offensive autrichienne, disent-ils, peut être définie comme le passage d'un front offensif et d'investissement à un front défensif. Or, quand on passe d'une attitude agressive à une attitude défensive par suite d'une pointe vigoureuse de l'ennemi sur un front restreint, l'abandon de certaines positions avancées dont l'occupation était explicable dans l'offensive devient une nécessité inéluctable, sans que cela signifie un gain réel pour l'ennemi.

Voici en outre l'opinion du XIX^e Siècle de Trentin :

Trois hypothèses sont à envisager. Il s'agit d'une démonstration dans la Trentin, et l'attaque véritable se produirait sur l'Isonzo ou vice versa, ou encore on peut supposer une offensive qui se produirait sur les deux ailes. Une quatrième hypothèse peut être envisagée : c'est que les Autrichiens cherchent autre chose qu'un succès, même local, susceptible d'être exploité dans un but de réclame.

La Gazette del Popolo constate d'autre part que les résultats de l'offensive ennemie dans le secteur où son action s'est affirmée avec le plus d'énergie ne sont nullement susceptibles de justifier les appréhensions ou de légitimer la satisfaction des bulletins autrichiens.

Quant à l'importance que les Autrichiens attachent à leur offensive, elle ressort de la présence de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie sur le front du Trentin.

Les pertes autrichiennes s'élèvent déjà à 8.000 hommes.

GENÈVE, 21 mai. — On mande de Vienne à la Tribune de Genève :

« On apprend du front austro-italien que les trains de blessés arrivent en grand nombre à Laybach d'où ils sont répartis dans les différentes villes de la Carniole et de la Carinthie. On compte jusqu'ici 3.500 grands blessés ; depuis le commencement de l'offensive, les pertes autrichiennes sont de 8.000 hommes. »

Un mouvement se dessine en Autriche-Hongrie

Une personnalité neutre qui vient de voyager en Autriche et s'est rendue à Vienne et à Budapest donne sur la situation de ce pays les renseignements que voici :

« Il n'est pas douteux que si les Allemands se sont montrés aussi conciliants avec les Etats-Unis, ont manifesté un tel souci de ménager l'opinion publique de l'Amérique, cette attitude doit être pour une large part attribuée à la forte pression exercée par l'Autriche. »

« Des deux parties de la monarchie dualiste, la Hongrie fut toujours la plus belliqueuse, beaucoup plus que l'Autriche et autant que l'Allemagne. Cependant, on constate que, depuis quelque temps, des influences pacificatrices, d'ordre industriel et commercial, mises en œuvre par des armateurs et des banquiers, s'exercent sur l'ensemble du pays. »

« Il n'est pas douteux que dans les trois derniers mois et à deux reprises différentes de grandes compagnies de navigation austro-hongroises, parmi lesquelles figuraient le Lloyd autrichien, la Compagnie autrichienne de navigation et la Compagnie autrichienne sud-américaine, ont fait tous leurs efforts pour essayer de vendre ou de faire affréter les nombreux navires autrichiens internés dans les ports neutres. Il est assez significatif que M. Ballin, le directeur de la Hamburg Amerika Linie, ait, en ces derniers temps, fait de fréquentes visites à Budapest, Vienne et Fiume. »

« Fait intéressant à noter : les journaux allemands, le Hamburger Fremdenblatt, le Hamburger Nachrichten, qui représentent les intérêts des compagnies de navigation, et la Frankfurter Zeitung, qui représente les intérêts des banquiers, ont toujours manifesté leur désapprobation à l'égard des idées pangermanistes, en tant du moins que ces idées s'appliquaient à l'Europe centrale. Ils sont peu favorables également à l'expansion allemande du côté des Balkans et de l'Asie mineure. Ils attaquent le député Frédéric Naumann et le comte Reventlow qui sont les représentants du pangermanisme « européen ». Tout récemment encore, ces trois organes soulignaient, dans une série d'articles, l'importance, pour l'Allemagne, de son commerce d'outre-mer et demandaient qu'on fît dans l'avenir tous les efforts pour le maintenir et le développer. »

DERNIÈRE HEURE

COMMUNIQUE ITALIEN

Les Italiens repoussent sur tout le front les attaques autrichiennes

Rome, 21 mai. — Commandement suprême : De Stekro à l'Adige, situation sans changement. Dans la vallée de Lagarina, l'artillerie ennemie a bombardé pendant toute la journée d'hier nos positions de Coni-Zugna. Vers la soirée, l'ennemi a lancé une attaque avec de très grandes masses d'infanterie qui, après un combat acharné, ont été rejetées avec d'énormes pertes.

Contre nos lignes, de Pasubio à la vallée de Terragnola, intense action de l'artillerie ennemie, contre-battue par notre artillerie.

Entre la vallée de Terragnola et le Haut-Astico, activité modérée des deux artilleries. Nous continuons à renforcer la ligne de repli que nous avons occupée, tandis que l'adversaire consolide à son tour les positions de Monte-Maggio à Spitz-Tonello.

Dans la zone comprise entre l'Astico et le Brenta, un bombardement violent a continué contre nos lignes.

Dans l'après-midi et dans la soirée, des attaques intenses de l'infanterie ennemie ont suivi; elles ont été contenues avec une grande ténacité par nos troupes, qui ont infligé à l'adversaire des pertes très lourdes.

Quelques fortins déjà pris d'assaut par l'ennemi ont été reconquis par nos troupes après des combats très furieux. Nous avons fait une centaine de prisonniers.

Dans la vallée de Sugana, l'ennemi s'est heurté à nos postes avancés, qui ont rejeté leur attaque et se sont ensuite rassemblés graduellement sur les lignes de repli.

Le long du reste du front, troupes dispersées de l'artillerie ennemie. Notre artillerie a bouleversé les défenses ennemies du Haut-But et a dispersé des travailleurs sur le Calvario et dans la région de Podgora.

De petites attaques ennemies sur le Sabotino et la zone de Montebelluna ont été facilement repoussées.

Des avions ennemis ont lancé quelques bombes sur Vicence, Val Dagno, Feltrina et Fonzaso. Il y a eu deux morts et quatre blessés. Les dégâts sont très légers.

COMMUNIQUE RUSSE

Pétrograd, 21 mai. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Les tentatives des Allemands pour prendre l'offensive dans la région d'Ilkust et au nord du lac d'Ilzen ont été repoussées par notre feu avec de grosses pertes pour l'ennemi.

Sur le reste du front, les hostilités se sont bornées à un duel d'artillerie et à un feu de mousqueterie particulièrement vifs dans le secteur de Drinsk et, plus au sud, dans les secteurs de Smorgonn et de Krevo.

Dans la région de Drinsk et au nord du lac de Mjadzid, les Allemands ont tiré des balles explosives.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Moussoul, nos éléments ont continué leur progression.

L'importance stratégique de la prise de Sakkyz

Pétrograd, 21 mai. — Des renseignements ultérieurs font ressortir que l'occupation par les Russes, sur le front du Caucase, de la ville de Sakkyz, signalée dans le communiqué d'hier, a une haute importance stratégique. Sakkyz est située à près de 125 kilomètres au sud du lac d'Ourmia et constitue un point de ralliement pour toutes les voies de communications de toutes les colonnes russes opérant en Asie-Mineure.

L'occupation de Sakkyz garantit les derrières de l'armée russe de toute surprise.

Seize bombes sur El-Arish

Le Caire, 21 mai. — Probablement en représailles de notre attaque contre El-Arish, deux avions ennemis ont lancé ce matin seize bombes, la plupart sur le quartier arabe. Deux civils ont été tués et treize blessés; six soldats ont été blessés.

Un témoin oculaire affirme que les aviateurs ennemis se sont servis de projecteurs avant de lancer chaque bombe.

A deux reprises, des avions allemands bombardent Dunkerque

La réplique de nos aviateurs ne se fait pas attendre.

[OFFICIEL]

Les avions allemands ont effectué depuis hier deux bombardements sur la région de Dunkerque; une vingtaine d'obus lancés dans la soirée du 20 mai ont tué quatre personnes et blessé quinze autres.

Aujourd'hui, vers midi, une autre escadrille ennemie a jeté une centaine de bombes sur la banlieue de Dunkerque: deux soldats et un enfant ont été tués, vingt personnes blessées. Des avions alliés, lancés à la poursuite des appareils ennemis, ont réussi à en abattre deux au moment où ceux-ci rentraient dans leurs lignes.

Aussitôt après le premier bombardement, un groupe de cinquante-trois avions, français, britanniques et belges, ont survolé les cantonnements allemands de Wyvege et Ghisteltes, sur lesquels deux cent et quatre obus ont été jetés.

Dans la journée, Belfort a reçu une quinzaine de bombes lancées par des avions allemands. Les dégâts matériels ont été insignifiants.

La flotte russe menace Varna

Zurich, 21 mai. — La Gazette de Voss apprend que la flotte russe, accompagnée d'un certain nombre d'avions, se dirige du côté de Varna. On croit qu'une nouvelle attaque est préparée contre cette ville.

La marche sur Bagdad

Bucarest, 21 mai. — On apprend de source autorisée que la Russie a envoyé d'importants renforts à l'armée qui de Mossoul doit marcher sur Bagdad. Les Turcs qui ont réussi à comprimer pour un temps l'offensive anglaise au sud par l'affaire de Kut-el-Amara, restent exposés aux coups des deux colonnes russes, l'une venant du nord après les succès d'Erzeroum, d'Erzindjan et de Mouk, et l'autre venant de l'est par la Perse.

Il faut s'attendre à une défense acharnée car l'Allemagne a un intérêt non seulement stratégique mais encore économique à empêcher l'occupation des territoires qui de Mossoul s'étendent dans la direction de Bandar-Ahbas. A partir de Mossoul, en effet, les sources de naphte jalonnent la contrée qui se trouve ainsi destinée à devenir un des principaux centres de l'industrie pétrolière.

Le Sultan vit dans l'effroi de l'avance russe

Athènes, 21 mai. — On mande de Constantinople qu'à la suite de la chute de Trébizonde il fut tenu, avec le concours du cheikh-ul-Islam et malgré l'opposition d'Enver pacha, un conseil spécial, convoqué par le Sultan. Au cours de ce conseil, on exposa le danger dont l'empire est menacé et on fit appel à tous les membres du conseil pour aviser aux moyens d'y parer.

La démission du cheikh-ul-Islam a été acceptée. Il a été remplacé par le sénateur Kiazio, qui donna jadis une consultation aux termes de laquelle la nouvelle Constitution ottomane est conforme aux prescriptions du Coran.

Les Etats-Unis renforcent leur armée et leur marine

Washington, 21 mai. — La Chambre des représentants a adopté le projet de loi qui autorise l'achat par le gouvernement de vaisseaux de commerce pour activer le commerce avec l'étranger.

Le projet n'est pas encore adopté par le Sénat. La Chambre a adopté le rapport établi par la conférence des deux Chambres qui augmente l'armée régulière jusqu'à 210.000 hommes, met les forces des différents Etats à la disposition du gouvernement fédéral et élève le chiffre total de l'armée, en y ajoutant la milice, à 680.000 hommes.

D'autre part, le comité naval des Etats-Unis (General Board) préside par l'amiral Dewey, vient de faire connaître son avis sur la valeur relative des sous-marins et des autres navires de guerre.

1° Comme engins militaires, les sous-marins allemands ont obtenu au début de la guerre des succès dus à la surprise, non à une supériorité intrinsèque; 2° comme armes contre les navires marchands, leurs avantages ont été enrayés par les nouvelles méthodes de protection employées par les Alliés. En somme, les sous-marins sont les auxiliaires d'une flotte; ils ne peuvent la remplacer.

LE MINISTÈRE ALLEMAND REMANIÉ

LE COMTE RÖDERN succède à M. Helfferich

M. Batocki devient dictateur des vivres

AMSTERDAM, 21 mai. — Le Berliner Tageblatt annonce que M. Batocki, président supérieur de la Prusse orientale, devient dictateur des vivres.

Le comte Rödern, secrétaire d'Etat de l'Alsace-Lorraine, succède à M. Helfferich comme secrétaire impérial des Finances.

Comment M. Skouloudis pratique la neutralité

ATHÈNES, 21 mai. — La Douma russe avait adressé à la Chambre grecque une protestation indignée contre le torpillage du navire-hôpital Portugal. A la séance d'avant-hier, M. Skouloudis communiqua à la Chambre, sur le même sujet, une déclaration de la légation de Turquie; le représentant ottoman y déclarait que le Portugal n'était pas un navire-hôpital.

La presse venizeliste commente vivement l'incident. La Patrie écrit: « M. Skouloudis s'est fait hier l'avocat de la Turquie contre la juste indignation de la grande Russie, la protectrice de la Grèce, qui arrêta à Lania l'armée ottomane envahissant notre territoire, de cet ennemi séculaire et qui combat aujourd'hui pour la conquête de territoires helléniques. C'est une honte qu'il ne se soit pas trouvé dans cette Chambre une seule voix pour protester contre un gouvernement qui entend tenir la balance égale et réserver même sympathie à la Russie chrétienne et à la Turquie d'Enver. »

Pour la Nea Hellas, l'attitude de M. Skouloudis est simplement ridicule et il n'a fait qu'ajouter une maladresse à toutes celles déjà commises.

Les opérations en Mésopotamie

LONDRES, 21 mai. — Le War Office communique le rapport suivant du général Lake, commandant en Mésopotamie :

« L'ennemi a évacué le 15 courant les positions avancées de Beth-Alessa, sur la rive droite du Tigre.

« Le général Gorrings a serré l'ennemi de près et a attaqué et enlevé une redoute à Dujailah. L'ennemi détient toujours la position de Sanna-1-Yat, sur la rive gauche.

« Un contingent de cavalerie russe a rejoint la force du général Gorrings après une pointe hardie et aventureuse. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

GENÈVE. — On mande de Vienne à la Gazette de Francfort que le comte Tisza, premier ministre hongrois, accompagné de plusieurs membres de son cabinet, vient d'arriver dans la capitale autrichienne pour y poursuivre les négociations économiques engagées entre l'Autriche et la Hongrie.

NEW-YORK. — Le croiseur armé Tennessee et le croiseur éclairer Salem viennent de partir à toute vitesse pour Saint-Domingue. Le Tennessee transporte de nouveaux contingents d'infanterie de marine.

BANQUE DE FRANCE

AVIS AU PUBLIC

Pour répondre aux demandes du public et faciliter le paiement des sommes de 10 francs qui nécessitent actuellement l'emploi de deux billets, la Banque de France a décidé d'émettre une coupure de 10 francs. L'émission commencera à Paris le lundi 22 mai.

Les vignettes composant les deux faces de ce billet, qui est d'une teinte générale bleue, sont imprimées d'après les peintures de Georges Duvet et les gravures de Romagnol. Au recto, deux cadres octogonaux sont placés de chaque côté du texte et des signatures du billet: dans le cadre de gauche se trouve une tête de Minerve; celui de droite est réservé au filigrane qui représente une tête de Mercure visible par transparence en positif.

Au verso, dans un cadre de vignes, se détache au premier plan une moissonneuse au repos. A l'arrière-plan, sur des champs moissonnés, se dressent des meules de blé.

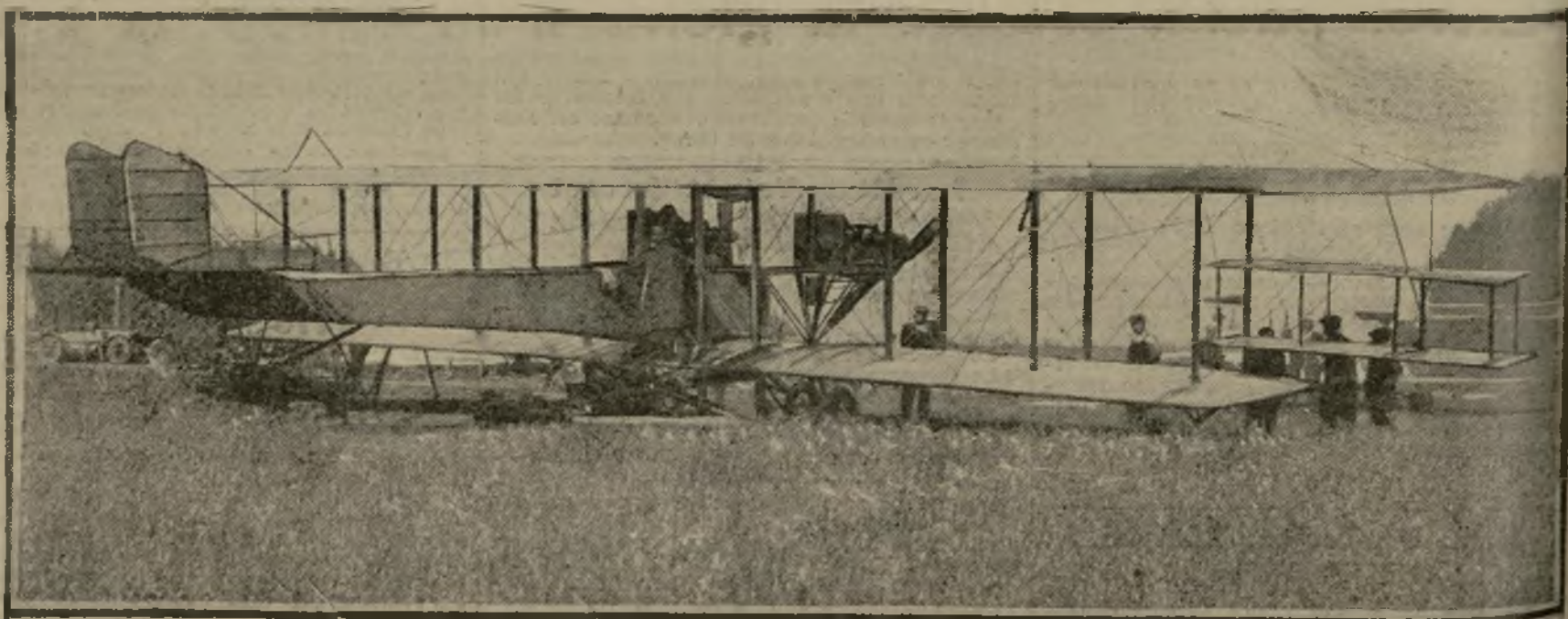
MELANCOLIE

par HAUTOT



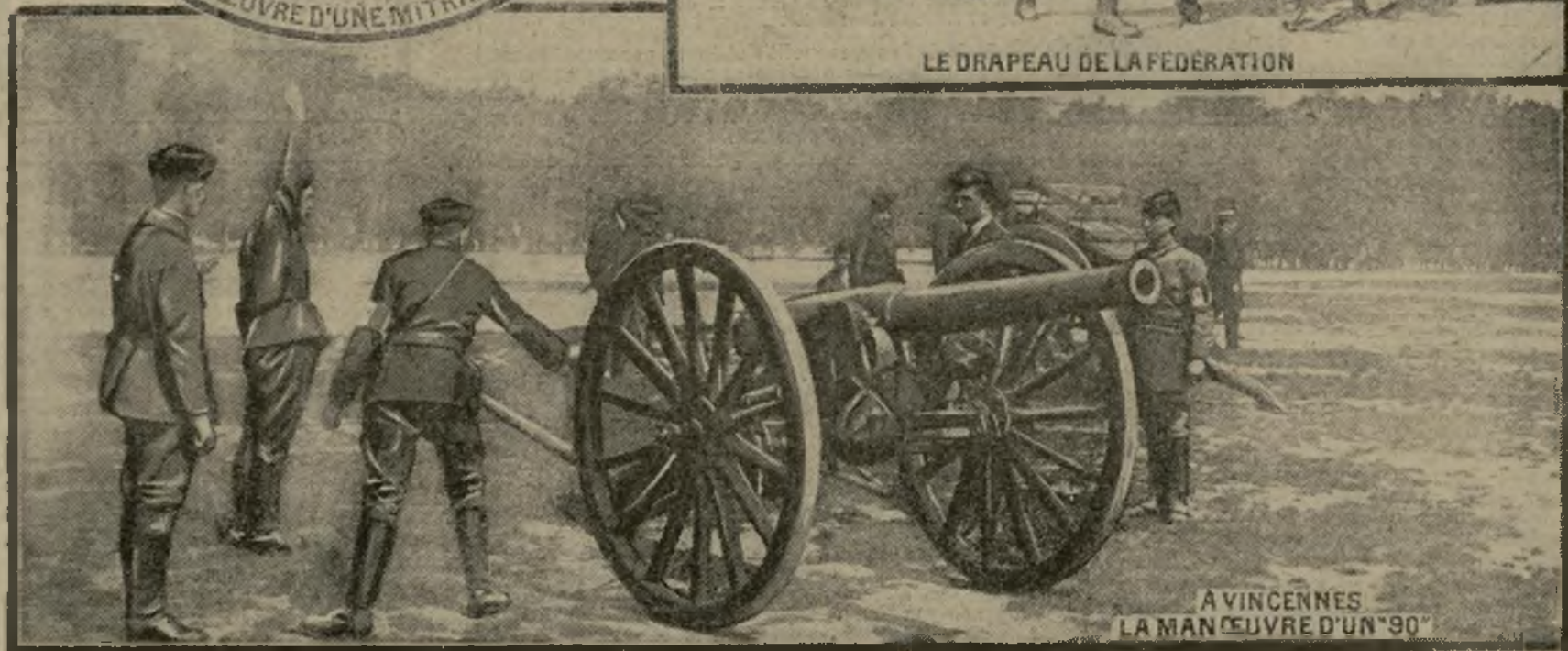
— Il y a un an les nouvelles étaient meilleures !...
— ...Oui, nous avions pris Paris et Calais.

L'oncle Sam possède un aéroplane gigantesque



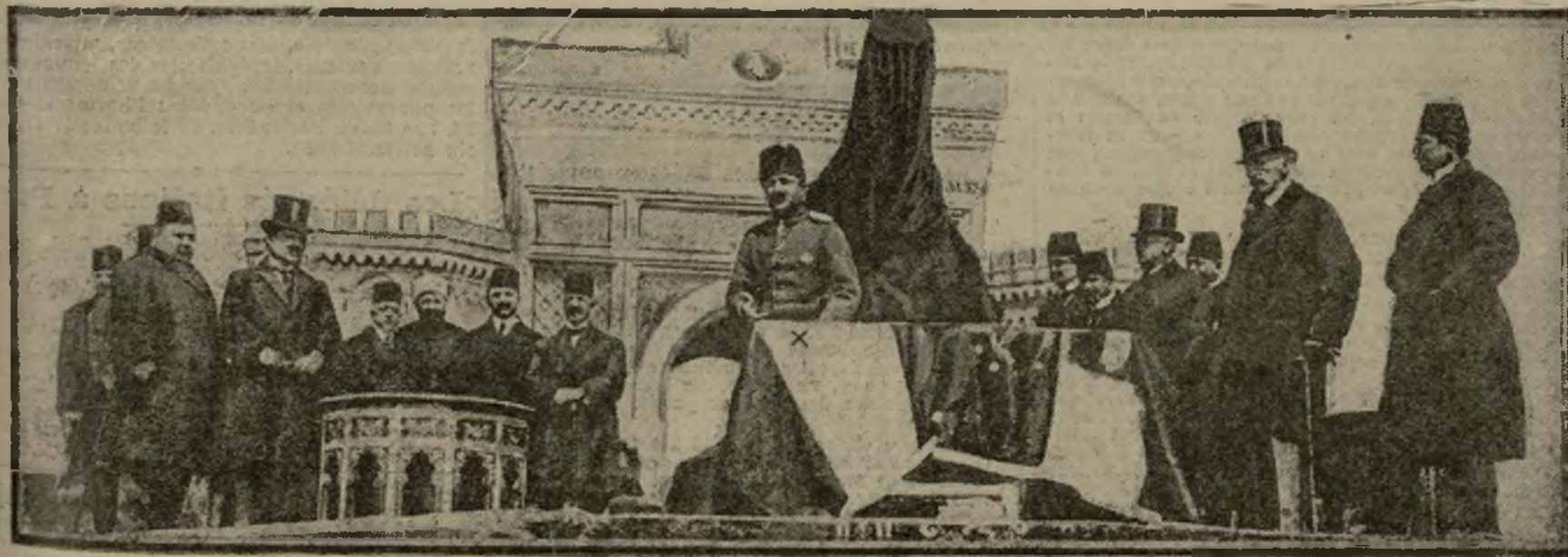
C'est dans un camp d'aviation des Etats-Unis que l'on peut trouver cet aéroplane. L'aviateur Roy Francis a piloté l'appareil en des vols d'essai qui ont eu lieu à Sunnyvale (Californie). L'aéro mesure 72 pieds de long, 40 pieds de large et est pourvu de deux moteurs de 120 chevaux. Il pèse deux tonnes et peut emporter dix passagers.

Les soldats de demain manœuvrent aux Tuileries



Hier après-midi, les sociétés de gymnastique et de préparation militaire ont exécuté, dans l'allée centrale du jardin des Tuileries, des exercices de gymnastique, de boxe, de saut, de maniement d'armes qui ont précédé un défilé auquel participèrent de nombreuses sociétés. Ces jeunes gens avaient, dans la matinée, fait la manœuvre de deux batteries d'artillerie à Vincennes.

Enver pacha célèbre la gloire d'un canon de bois



Enver pacha (X), ministre de la Guerre en Turquie, a prononcé un discours devant un canon de bois construit près du ministère de la Guerre, à Constantinople, pour faire pendant aux statues de Hinderburg érigées un peu partout en Allemagne. Il portait, à cette occasion, la croix de fer que lui décerna l'empereur des pirates.

Le pèlerinage des amis de Gambetta aux Jardies

Hier matin a eu lieu aux Jardies (Ville-d'Avray) le pèlerinage organisé chaque année par la Société Gambetta à la villa où s'éteignit le grand patriote, le 31 décembre 1882.

Les événements actuels, qui avaient empêché la cérémonie d'avoir lieu en janvier, ainsi que d'ordinaire, donnèrent à cette manifestation un caractère profondément émouvant.

Les admirateurs fervents de Gambetta avaient répondu nombreux à l'appel de M. Etienne, l'ancien ministre de la Guerre, et ce ne fut pas chose banale de voir le long cortège de ceux qui, ayant sacrifié leur journée du dimanche au désir de manifester leur admiration pour le grand patriote, dévalaient la pente raide qui mène de la gare de Ville-d'Avray à l'humble villa des Jardies, admirant la verte villégiature de M. de Freycinet, l'ancien ministre de la Guerre de la défense nationale, qui, malgré son grand âge et une maladie récente, avait tenu à assister à cette cérémonie.

A 11 heures, un imposant cortège que préféraient les pompiers de Ville-d'Avray, porteurs d'une couronne offerte au grand patriote, quitta la mairie de Sèvres. Le maire de la localité, M. Ganet, conseiller général de Seine-et-Oise, y figurait ainsi que les conseillers municipaux non mobilisés et de nombreux habitants de la localité. Le cortège se rendit à la villa des Jardies, où se trouvaient MM. Etienne, ancien ministre de la Guerre; Thomson, ancien ministre du Commerce; de Freycinet, ministre d'Etat; Antonin Dubost, président du Sénat; Malvy, ministre de l'Intérieur; général Roques, ministre de la Guerre; contre-amiral Lucaze, ministre de la Marine; M. Thierry et Dalimier, sous-secrétaires d'Etat; Laurent, préfet de police; Auclair, préfet de Seine-et-Oise; Trouillot, sénateur; Galli, député; J. Reinach, Lames, trésorier-payeur de Seine-et-Oise; Crozier, ancien ambassadeur; Gast, ancien député de Seine-et-Oise; les généraux de division Dessailly, commandant le département de Seine-et-Oise, et Radiguet, etc., etc.

Évoquant l'œuvre de Gambetta, M. de Freycinet, ministre d'Etat, rendit, le premier, hommage au grand tribun :

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au grand citoyen qui a su discerner et osé suivre la voie au bout de laquelle se trouvait le relèvement ! Que sa mémoire nous rende fidèles aux vertus qu'il a pratiquées et sans lesquelles les peuples déclinent. Ayons, comme lui, le patriotisme dans les moelles ; un patriotisme non seulement fervent, mais attentif, vigilant, ombreux. Ayons la confiance, mère de la hardiesse et des initiatives fécondes, la confiance inspiratrice de la persévérance et qui détermine l'action, dont Gambetta fut si prodigue. Soyons, à son exemple, toujours prêts pour l'action, non une action fortuite et sans lendemain, mais une action systématique et voulue, qui s'est assigné un but et le poursuit sans dévier.

Que chacun de nous se dise qu'il est l'ouvrier d'un des plus grands événements de l'histoire ! Qu'il s'y emploie de toute son âme ! Gambetta nous a légué un enseignement impérissable. Les générations ne cessent pas d'admirer comment un homme, sorti hier des rangs de la foule, a pu, par sa seule action, changer la volonté d'un peuple, lui communiquer sa flamme et l'entraîner aux derniers sacrifices. Nos yeux se tournent d'autant plus vers ce prodige, aujourd'hui, que nous avons à soutenir la même lutte et que, de nouveau, toutes nos énergies sont tendues contre le même ennemi.

M. Eugène Etienne, ancien ministre de la Guerre, président de la Société Gambetta, a pris ensuite la parole en ces termes :

Ce n'est pas seulement devant ceux qui sont ici aujourd'hui, autour de cette demeure et devant ce monument également symbolique, entretenant dans ce vieux pèlerinage le culte fidèle d'un impérissable souvenir, que la vie et son œuvre s'évoquent et se ressemblent, à Gambetta ! C'est la France tout entière qui, dans les jours héroïques qu'elle vit depuis bientôt deux années, voit s'illuminer devant ses yeux et sent palpitier dans son cœur la grande figure et qui obéit encore à ses appels augustes et à ses augustes invocations contre l'ennemi.

La France qui combat, la France qui saigne, la France qui tient et qui tiendra jusqu'au bout, n'est-ce pas la France que tu appaisais aux armes il y a quarante-six ans, la France à qui tu jetais à pleine voix et les indignations sublimes au lendemain de Metz et les cris tragiques de ton verbe d'airain clamant à ce qui restait de nos forces abattues et de nos énergies inviolées la foi invincible dans l'outrance de la lutte et dans la suprême vertu des sacrifices désespérés ?

M. Thomson, ancien ministre du Commerce,



M. DE FREYCINET

prononça enfin un discours vibrant de patriotisme et dont voici la péroraison :

Il y a de longues années — c'était le premier anniversaire de la mort de Gambetta — un autre bon serviteur de la démocratie dont la voix s'est éteinte, elle aussi, Paul Bert, recevait ici les amis personnels du grand citoyen, les amis de Belleville, les membres de l'Union républicaine : « L'heure des sacrifices viendra, disait-il. Nous nous inspirerons de lui. Puissions-nous un jour — ce sera la consolation suprême — rapporter devant cette petite maison des drapeaux tricolores qui auront connu la victoire ! »

Ces drapeaux victorieux, nos armées les possèdent. Ils ont flotté déjà sur la Marne, ils ont flotté sur l'Aisne, sur l'Yser, dans l'Argonne et les Vosges. Ils flottent en ce moment devant Verdun.

Nous n'avons pas recherché pendant la lutte tragique la démonstration que rêvait Paul Bert.

Depuis le début de cette guerre, notre pays — et cette marque de haute tenue a beaucoup frappé l'étranger — notre pays n'a pas eu recours aux manifestations publiques et fanatisées.

Messieurs, illuminera-t-on qui illuminera le dernier ? Le grand jour arrivé, nous demanderons que les étendards glorieux viennent s'incliner devant le souvenir de la défense nationale. Les représentants de notre superbe armée viendront ici. Ils verront dans la toute petite pièce qui était le salon de Gambetta l'émouvante protestation des représentants alsaciens-lorrains à l'Assemblée de Bordeaux avec les signatures autographes, parmi lesquelles celle de Gambetta. Ils verront devant l'œuvre de Bartholdi, le monument élevé à la mémoire de Gambetta par les Alsaciens-Lorrains. Ils verront la plaque de marbre noir avec cette simple inscription : « Ici repose le cœur de Gambetta. » Et après avoir rendu l'hommage pieux à nos grands morts qui auront assuré la sécurité et la grandeur de notre patrie, ils salueront la victoire qui ne sera pas seulement celle de la France et des Alliés, mais celle de l'humanité tout entière.

Puis la foule, recueillie et émue, parcourut avant de se retirer les différentes pièces de la villa, et bientôt le lit où mourut le grand patriote disparaissait sous l'amorcellement des fleurs que des mains pieuses y déposaient.

La "Journée franco-serbe" à Saint-Etienne

SAINT-ETIENNE, 20 mai. — Aujourd'hui a eu lieu à Saint-Etienne, sous les auspices de la municipalité, la journée franco-serbe. De nombreuses personnalités serbes et françaises avaient répondu à l'invitation du maire, M. Jean Neyret. Un banquet leur a été offert auquel avaient pris place, près de M. Neyret, M. Vesnich, ministre de Serbie, M. Voulovitch, député, ancien ministre des Travaux publics de Serbie, M. Lallemand, préfet de la Loire, représentant M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; le général Dodds et les consuls de Serbie et de Grèce.

M. Vesnich, ministre de Serbie, a pris le premier la parole. Il a rappelé les vicissitudes récentes de la Serbie, envahie par les barbares germaniques et qui, quoique certains eussent désespéré de son avenir, ne désespéra jamais d'elle-même parce que sa cause étant juste elle consentait à souffrir, mais jamais à périr.

Le ministre de Serbie a parlé ensuite de l'amitié séculaire qui unit la France et la Serbie et il a exprimé l'espoir que de même que la France avait, au dix-huitième siècle, défendu les droits de l'homme pendant la révolution, elle défendra au vingtième siècle la Serbie; celle-ci, grâce aux vaillants soldats et à l'entente indissoluble des puissances alliées, a le droit d'espérer rentrer dans son territoire reconquis.

M. Lallemand, préfet de la Loire, a ensuite salué le roi et le ministre de Serbie et ses compagnons, et il s'est félicité que Saint-Etienne et le département de la Loire aient été choisis pour cette belle manifestation.

L'orateur a exprimé son espoir en la victoire certaine et prochaine après la libération des petites Serbies du nord et de l'est.

Les nouveaux tarifs des bateaux parisiens

Tout augmente, même le prix du passage à bord des petits bateaux parisiens. Le ministère des Travaux publics nous communique en effet la note suivante :

La demande de révision de tarifs introduite auprès de l'administration par la Compagnie des bateaux parisiens, demande fondée sur le fait que le prix de cette consommation dans les chaudères avait été doublé à partir du 1^{er} mai, vient d'aboutir à l'accord suivant, auquel le ministre des Travaux publics a donné son adhésion :

Le tarif sera abaissé de 0 fr. 10 à 0 fr. 05 pour les bateaux partant en semaine des stations extrêmes d'Anteuil et de Maisons-Alfort à 5 h. 45, 6 h. 45 et 6 h. 55 du matin.

Par contre, le dimanche à toute heure et les jours de semaine pour les bateaux partant après 6 h. 55 des pontons terminus, les prix de transport seront portés de 0 fr. 10 à 0 fr. 15 la semaine, de 0 fr. 20 à 0 fr. 25 le dimanche.

Le prix de l'aller et retour sera donc maintenu à 0 fr. 20 pour les ouvriers et employés faisant usage, pendant la semaine, des premiers bateaux du matin.

Les nouveaux tarifs doivent être appliqués à partir du mercredi 21 mai.

Une bonne action.

Diderot, dans une lettre à Mlle Voland, exprime, mais ses regrets qu'on ne publiât pas à son de trompe les bonnes actions, comme en Chine, car, ajoutait-il, il ne faudrait guère de châliements pour les crimes, s'il y avait des prix pour la vertu.

Nous sommes heureux de publier ici un exemple de plus des bonnes actions qui sont journellement à l'ordre du jour.

Il s'agit aujourd'hui de Mlle Marie Ribeyrol, demeurant à Angoulême, rue de Périgueux, n° 388, jeune fille minée par l'anémie, qui nous écrit ce qui suit :



Mlle Marie RIBEYROL

« Les Pilules Pink m'ont fait tellement de bien que je ne puis m'empêcher de les féliciter et de les remercier. J'étais rongée par l'anémie et cependant les Pilules Pink m'ont fait retrouver la santé. Rongée est bien l'expression que je dois employer, et bien certainement si les Pilules Pink n'étaient point intervenues si efficacement, le mal m'aurait dévoré complètement. Chaque jour je constatais une diminution de moi-même, toujours plus faible, toujours plus pâle, toujours plus triste, maigrissant à vue. Je ne parlais pas de mon appétit, qui avait complètement disparu. J'avais été soignée, cependant. Médicaments, fortifiants, repos, nourriture choisie, rien ne m'avait manqué. J'étais donc d'autant plus désolée que je ne croyais plus ma guérison possible. Les Pilules Pink sont venues me démontrer qu'il ne faut pas désespérer quand on ne les a pas prises. Dès que j'ai été soumise au traitement des Pilules Pink, je me suis sentie mieux. Elles ne m'ont pas enlevé le mal comme on l'ôte avec la main, bien sûr, mais j'ai ressenti un bien-être inaccoutumé qui m'a fait comprendre qu'il se passait quelque chose de bon en moi. Les Pilules Pink m'ont fait retrouver une santé parfaite. Je désire que ma guérison soit publiée afin de servir d'exemple aux pauvres anémiques désespérées. »

En terminant, disons que les Pilules Pink ne sont pas à leur coup d'essai, qu'elles ont derrière elles un long passé de guérisons. Qui jette un coup d'œil sur un journal est à peu près sûr d'y lire qu'elles ont guéri là ou ailleurs, et il est certain qu'elles n'ont pas de préférences et que ce qu'elles ont fait pour une, elles le feront pour toutes.

Elles sont souveraines contre : anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, épilepsies, douleurs, irrégularités des femmes, épuisement nerveux. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris; 3 fr. 50 la boîte; 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

Les délégués italiens à Paris

Les délégués italiens qui viennent à Paris pour assister à la réunion des comités réunis « Italie-France » et « France-Italie » sont arrivés hier matin, par la gare de Lyon, à 5 h. 17.

Ils ont été reçus à leur descente de wagon par les membres du comité « Italie-France ».

Dans le même train se trouvaient également un colonel, un commandant et trois capitaines italiens, descendant en Angleterre.

Hier, après-midi, a eu lieu, à l'Ecole des Arts-et-Métiers, la séance plénière. Aujourd'hui, les délégués visiteront les usines Renault.

Les obsèques du gardien de la paix Petitjean

Les obsèques du gardien de la paix Petitjean, frappé mortellement dans son service, vendredi dernier, auront lieu aujourd'hui lundi, à 9 h. 1/2 précises, à la mairie du seizième arrondissement.

LE "TIP" remplace le Beurre

Auguste PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (156 la 1/2 kg)

M. Painlevé fait l'éloge des instituteurs français

Une réunion de la Conférence internationale d'entente éducative, a eu lieu hier après-midi à la Sorbonne, sous la présidence de M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique.

M. Robelin, secrétaire général de la Ligue de l'enseignement, a donné lecture des vœux adoptés après discussion des rapports.

M. Dessoye, député, président de la Ligue de l'enseignement, a prononcé un discours très applaudi et a énuméré les vœux discutés et acceptés en présence des délégués des nations dont les armées luttent avec les nôtres pour la cause du droit et de la civilisation.

M. Painlevé a ensuite prononcé un important discours dont nous extrayons les passages suivants :

« Il est quelque chose que cette guerre ait mis en évidence, c'est la valeur inappréciable de l'individu français, ses ressources inépuisables en vaillance, en énergie, en invention. Ce n'est pas seulement sur le front que les miracles s'accomplissent ; l'improvisation de nos fabrications d'obus et d'explosifs sera pour l'avenir un sujet d'émerveillement. Un gouvernement ne saurait plus digne de ce nom s'il n'apportait pas tout son zèle à faire fructifier pleinement cette richesse latente que représentent les enfants de la France, ces ouvriers futurs, de la plus généreuse des civilisations. »

Cette œuvre d'éducation post-scolaire, elle devra abjurer tout caractère bureaucratique. Rien de rigide, rien de guindé ; rien doit être fini des luttes de bureau à bureau. Il s'agit cette fois d'instituer une grande œuvre nationale à laquelle toutes les forces et toutes les bonnes volontés doivent concourir. Il ne suffit pas seulement que les quatre ministères, la Guerre, pour la formation physique et militaire de nos enfants, l'Instruction publique pour la formation générale, le Commerce et l'Agriculture, pour la formation commerciale, industrielle et agricole, collaborent cordialement, il faut qu'ils fassent appel, en outre, à toutes les initiatives privées, à toutes les sociétés d'enseignement du soir, aux syndicats patronaux et ouvriers ; car, sans la concours de tous, l'effort de l'Etat serait vain. S'unir pour agir, ce devra être notre devise. »

Après avoir dit qu'un homme ne peut être enfermé dans son métier comme dans une prison et qu'il a besoin de connaissances générales pour se sentir un citoyen de son pays, l'orateur ajoute :

« La France, dans l'épreuve de la guerre, est apparue au monde comme une nation modèle. Nous devons tenir tous nos efforts pour que dans la paix victorieuse elle demeure telle en dépit des ruines et des deuils. Une nation modèle, ce n'est pas, comme le voudrait le hideux idéal pangermaniste, une nation de rapine et de proie prête à se jeter sur les nations plus faibles pour s'enrichir de leurs dépouilles ; c'est une nation juste et brave qui ne réclame pour elle aucun droit qu'elle ne soit prête à accorder aux autres peuples. Une nation modèle, ce n'est pas une nation asservie, où l'ordre repose sur l'obéissance passive de tous à quelques-uns ; c'est une nation d'hommes libres, où l'ordre repose sur le consentement de tous ; c'est une nation où, suivant l'expression d'un grand éducateur américain, chacun se sent obligé de travailler au bien de tous et exerce son métier consciencieusement comme un service public ; c'est une nation où les fêtes et saluts, la logis clair ; c'est une nation où les fêtes de l'esprit, l'amour de la beauté, l'amour de la vérité ne sont pas réservés à une minorité infime, mais ouverts à tous suivant leurs facultés et leur goûts. Cette nation idéale, nos yeux ne la connaîtront pas ; mais nous pourrions au moins y aspirer de toute notre âme et collaborer de toutes nos forces à son avènement. »

M. Painlevé donne ensuite « une suprême pensée à ces 20.000 instituteurs, professeurs de lycée ou de facultés, dont beaucoup, hélas ! ont disparu et dont les autres opposent en ce moment même leurs poitrines à l'envahisseur ». Il conclut de la façon suivante :

« On conceit que de tels maîtres aient forcé des générations de soldats capables non seulement de cet élan qu'on a toujours reconnu à leur race, mais d'une persévérance dans l'héroïsme qui fait l'étonnement du monde. »

Si de tels exemples nous inspirent, non seulement durant la guerre, mais bien au delà de la guerre, il nous faut un point d'obstacle que nous ne surmonterons, il nous faut un point de rêve que nous ne réaliserons. Comme la pierre invisible qui fait jaillir la verdure parmi les ruines, c'est la vertu de ses morts, qui, sur les décombres sanglants de la guerre, dressera la France intacte et glorieuse au milieu d'une Europe libérée. »

La fin de ce discours a été saluée par d'unanimes applaudissements.

Parmi les questions discutées par la Ligue figurent celle des orphelins de la guerre et celle de la mutualité scolaire après la guerre.

La journée des délégués russes

Les délégués russes ont assisté hier matin à un service à l'église russe de la rue Daru, puis ont déjeuné à l'ambassade. Aucune réception officielle n'avait eu lieu hier. Ils ont consacré leur après-midi à la visite de Paris dans des automobiles mises à leur disposition. Aujourd'hui, le programme de la journée des délégués russes s'établit ainsi : 11 heures, réunion au conseil d'administration ; 14 h. 30, réception par le président du Conseil ; 15 heures, réception par le président de la Chambre ; 16 heures, réception par le président du Sénat ; 18 heures, réception par le président de la République.

LA VIE SPORTIVE



FOOTBALL ASSOCIATION. — L'A.S. Française et l'U.S.A. de Clichy font match nul (1 but à 1).

PREPARATION MILITAIRE

Devant une foule considérable, hier, aux Tuileries, a eu lieu l'inspection annuelle des Sociétés de gymnastique et de préparation militaire, subventionnées par le Conseil municipal de Paris.

Après la marche-manœuvre de la matinée, toutes les Sociétés ont été passées en revue par M. Paul Viret, conseiller municipal, président de la commission d'éducation physique, assisté de MM. Fiant, syndic du Conseil municipal ; Lefebvre et Godard, directeurs de l'enseignement ; Désiré Séhé, inspecteur de l'éducation physique. Puis chaque Société ou groupement a exécuté dans l'allée centrale du jardin des exercices de gymnastique, de boxe, de saut, manœuvre d'armes, escrime à la baïonnette, etc.

A 5 heures, un défilé auquel ont pris part un groupe important des adolescents des écoles de la Ville de Paris, les Sociétés de gymnastique et l'Association de la Seine, l'Union des Sociétés de préparation militaire de France, l'Enseignement moderne et la Fédération des Sociétés de préparation militaire de France et des colonies.

M. Désiré Séhé, inspecteur de l'éducation physique, assisté du jury, a été vivement impressionné par la belle tenue et l'entrain de tous les jeunes gens, dont l'allure ébrie et décidée a été, lors du défilé, fréquemment soulignée par les applaudissements du public.

FOOTBALL ASSOCIATION

A.S. Française contre Clichy. — Un match intéressant mettait aux prises, hier après-midi, au Parc des Princes, l'A.S. Française et l'U.S.A. de Clichy.

Tandis qu'on escomptait généralement une victoire de l'A.S.F., dont l'équipe était renforcée par Hanot, l'U.S.A. de Clichy a opposé aux favoris une magnifique résistance, et c'est par match nul (1 but à 1) que s'est terminée la rencontre.

Attendez que cette rencontre devait se disputer pour la Coupe Nationale, mais l'U.S.A. de Clichy, privée de plusieurs joueurs, dut les remplacez par des membres d'autres clubs ; Clichy déclara donc forfait pour la Coupe Nationale.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — A Saint-Cloud, hier après-midi, l'équipe première du Stade Français a battu l'équipe correspondante du C.A.S. Général par 3 buts à 1.

La Coupe Dewar (U.S.F.S.A.). — Raincy Sports (1) bat Gallia Club (1) par 2 buts à 1.

Le Challenge des Maris-Louise (F.G.S.P.F.). — A.S.P. Jeannais bat U.S. de Passy par 3 buts à 2. (L'A.S.P.J. est qualifiée pour la finale.)

Le Challenge des Jeunes. — Margarita Club du Vésinet bat Etoile des Deux-Lacs par 3 buts à 1.

CYCLISME

Paris-Dreux (90 kil.). — Le départ de la course Paris-Dreux organisée par le Club Athlétique de la Société Générale sous les règlements de l'Union Vélocipédique de France, a été donné hier matin, à 7 heures, au bas de la côte de Suresnes, à un peloton de 98 coureurs sur 106 engagés.

Dès le coup de pistolet, les concurrents ont grimpé à vive allure la côte de Suresnes pour gagner Ville-d'Avray, puis Versailles ; dans la côte de Picardie, une chute désagréable le peloton, lequel se disloque encore davantage dans les dures côtes entre Versailles et Dammarie ; mais sur la fin du parcours, l'allure se ralentit et c'est au nombre de dix-huit que les coureurs de tête abordent ensemble la côte en haut de laquelle est située la ligne d'arrivée. Douarin, du C.A.S.G., se détache nettement dans les derniers mètres de Lacuehay et d'Ippia. Résultats : 1. Douarin (C.A.S.G.), en 3 h. 11 m. ; 2. Lacuehay (C.A.S.G.), à une longueur ; 3. Ippia (C.A.S.G.), à une demi-longueur ; 4. Choury (U.S.N.), à deux longueurs ; 5. P. Mayer (C.A.S.G.), à une demi-longueur ; 6. Haulin (F.A.S.) ; 7. Lamée (C.S.G.) ; 8. Dave (U.V.F.) ; 9. Huot (C.A.S.G.) ; 10. Mussidon (U.S.N.) ; 11. P. Darlot (U.V. IX) ; 12. Andraut (C.E.P.) ; 13. Ordona (C.A.S.G.) ; 14. Geoffroy (U.S.N.) ; 15. V. Jean (U.V.P.) ; 16. Lhomme (F.A.S.) ; 17. Blin (C.A.S.G.) ; 18. Hennequin (C.A.S.G.) ; 19. Baspeyras (U.S.N.) ; 20. H. Tresse (C.A.S.G.), etc.

Cinquante et un coureurs ont été classés. MM. Minvielle, directeur ; Ardouin, sous-directeur de la Société Générale ; W. Sossa et Pavard, suivirent et contrôlèrent cette épreuve tout à fait réussie.

Paris-Limours et retour. — Pour la sixième année, la Société des Courses organise pour dimanche prochain la course Paris-Limours, 50 kilomètres. Départ à 2 heures, à Ville-d'Avray, au bas de la côte de Picardie. Engagements (1 franc), 37, rue Saint-Georges.

Un petit-fils de vétéran reçoit la croix de guerre. — Les anciens sportsmen se souviennent tous de Lassoujède, un des vétérans de la pédale, qui habite Agen depuis de longues années : son petit-fils, Roger Saint-Martin, du 8^e génie, chef de poste T. S. F. d'artillerie divisionnaire, vient de gagner la croix de guerre, appuyée de la citation suivante :

« A toujours fait preuve d'une conscience et d'un dévouement incomparables. Le 3 mars a continué à recevoir les indications d'un avion de réglage, malgré un bombardement intense qui a complètement bouleversé son abri et n'a quitté celui-ci qu'une fois le réglage terminé. Les 1^{er} et 2 avril a fait plusieurs tentatives pour assurer le fonctionnement de son poste, bien que toutes ses antennes aient été détruites par un violent bombardement. »

ATHLETISME

100 kilomètres à pied. — A la piste de Vincennes a été donné, samedi soir, à 10 heures, le départ du Brevet de 100 kilomètres des Audax pédestres.

A travers le bois de Vincennes, les concurrents, au nombre de vingt-huit, ont gagné Joinville, puis ont continué par Champigny, Ozoir, Goubert, Soignolles, Lissy, Melun (51 kil. 700). Après une heure de repos, les marcheurs sont allés déjeuner à Brie-Comte-Robert (70 kil. 100), d'où ils ont ensuite regagné Paris par Lezigny, La Queue-en-Brie et Champigny. A 7 h. 30, tous les parlants étaient de retour à la porte de Vincennes.

Ce résultat est tout simplement merveilleux, et nous donnons ci-dessous les noms de ces vaillants qui ont su vaincre la distance et la chaleur.

Bonhôte, Bataux, Wittersham, Demoulin, Laport, Boucher, Gardet, Durandean, Gautier, Marcheval, Paillet, Landolf, L. Nourry, G. Nourry, Royer, Vacher, Ternet, Terroy, Brochoire, Maynard, Rochette, Garella, Cagnard, Salzeau, Voisenet, Breton, Claude et Mathieu.

Précieux encouragement. — M. Elling, secrétaire de la Société d'encouragement aux exercices physiques dans l'armée et la marine, vient d'offrir à l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques un challenge pour le jet à la grenade.

La commission d'athlétisme de l'U.S.F.S.A. étudie en ce moment un règlement et nous espérons que le lancement de la grenade, dont l'initiative appartient à notre confrère l'Auto, sera rapidement adopté par tous nos clubs.

COURSE A PIED

An Comité d'Education Physique. — Le C.E.P. fait disputer deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, au Vélodrome d'Hiver, entre ses adhérents, une épreuve de 5 kilomètres dotée chaque fois d'une médaille au premier. Les gagnants de la médaille sont actuellement : 2 mai : Mathès, 18 m. 25 s. 2/5 ; 5 mai : William, 17 m. 7 s. ; 9 mai : Devaux, 17 m. 32 s. 1/5 ; 12 mai : Katchikrian, 17 m. 11 s. 2/5 ; 16 mai : Mallet, 17 m. 4 s. 4/5.

AVIATION

Record sur record. — Audemars, avec son record de 6.450 mètres, est battu : le sergent aviateur E. Poulet a atteint, vendredi, 6.700 mètres.

NATATION

Mouettes et Nageurs de Paris (U.F.N.). — Résultats de la réunion donnée hier en Marne, au Parc-Saint-Maur :

50 mètres, nage libre. — 1. Pollet, 47 s. ; 2. Lamard, 47 s. 1/5 ; 3. Tellerman.

200 mètres. — 1. J. Marcovici ; 2. Legot.

600 mètres en descente (handicap), Mouettes et Club des Nageurs de Paris. — 1. Mlle Suzanne Wurtz (60 s.), en 8 m. 15 s. ; 2. Perreau (60 s.), 8 m. 45 s. ; 3. Boiteux (scratch), en 7 m. 53 s. ; 4. Fayat (60 s.) ; 5. Frayasse (60 s.), etc.

100 mètres, nage libre, Mouettes contre C.N.P. — 1. Boiteux, en 1 m. 26 s. ; 2. Mlle Comte, 1 m. 29 s. ; 3. Mlle Antraigue.

“EXCELSIOR” RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les problèmes importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

La crucifiée

A Georges Menier.

— Il faut t'en aller : ces sauvages sont capables de tout. Dans ton état de santé, tu ne dois pas affronter d'émotions violentes.

— Mais l'émotion la plus forte pour moi serait de te laisser seul aux prises avec eux... et je reste.

C'est ainsi que Mme Farel se refusa à quitter son mari, sous-préfet de N..., quand les Allemands approchèrent. Leur mariage datait du printemps; l'été leur apportait la guerre et des devoirs redoutables : ils n'auraient pas été longtemps heureux. Mais, pendant ces quatre mois, ils avaient mené une agréable vie. La sous-préfecture s'élevait dans un véritable parc, tout ruisselant de roses depuis juin. Ils y erraient lentement au bras l'un de l'autre, Farel, qui riait avec art au retour d'un conseil de révision ou d'un comice agricole, disait à sa jeune femme quelques-uns de ses poèmes; elles s'arrêtaient pour mieux écouter, en respirant une fleur délicatement cueillie. Par les beaux soirs, ils dinaient sur une terrasse qui dominait la route nationale, à l'abri d'une tonnelle enveloppée de vigne vierge et aux clartés de bougies vertes ou roses. « Tout à fait Armonville », plaisantait la jeune sous-préfète. « En beaucoup mieux », répondait Farel, car il ne concevait point de délice comparable à l'intimité de deux cœurs épris.

Le couple était sympathique, populaire dans tous les milieux. Si les petites gens aimaient les Farel pour leur bonté, le château ne les toisait point et l'évêché ne leur jetait pas l'anathème. Avant l'occupation, on les trouvait gentils; mais quand les troupes allemandes se furent installées dans la région on les admira. Comme le général ennemi avait prescrit à Farel de dresser une liste d'otages, il inscrivit son nom le premier de tous; ensuite, par son autorité tranquille, par sa fermeté calme, il empêcha que ne fussent commis de trop grands excès.

L'ennemi ayant été forcé à la retraite, le général — un vieux Bavarois — fit appeler le sous-préfet.

— Nous allons quitter votre ville, dit-il, pour des raisons stratégiques. D'ailleurs — rassurez-vous — vous ne nous perdez pas définitivement : nous reviendrons bientôt. Je compte qu'aucun incident ne troublera notre départ. Je vous tiendrai pour responsable de tout coup de feu, du moindre cri hostile. En mettant votre nom en tête, sur la liste des otages, vous avez voulu indiquer que vous étiez le principal. « Noblesse oblige », comme vous dites en France... La sous-préfecture se trouvant à la sortie de la ville, nos troupes doivent défilé devant pour se retirer. Je me propose de vous faire conduire sur votre terrasse, par quatre hommes, baïonnette au canon; vous y resterez jusqu'à ce que le dernier Bavarois se soit éloigné sain et sauf. Si, par malheur, l'un d'eux était blessé ou insulté, vous seriez fusillé séance tenante.

Un clair matin de septembre, quatre soldats en grimes amenèrent Farel sur la terrasse de ses dîners intimes. Le défilé commença : les vagues d'hommes aux uniformes verdâtres se succédaient sur la grand'route, soulevant une poussière dorée de soleil.

L'otage souffrait : il aimait sa femme, ce beau ciel de lumière, ce vaste parc qui frémissait sous une brise exténuée, et d'où venaient des bourdonnements d'insectes, des chants d'oiseaux, des claquements d'ailes, des parfums. Si son destin armait la main d'un de ses administrés, il mourrait crânement... mais il souhaitait ne pas disparaître encore. Il voudrait tant redire des poèmes à sa chère compagne, tandis qu'elle cueillerait des roses! Que faisait-elle en ce moment? Que ressentait-elle? Farel la devinait postée à la fenêtre de leur chambre, et surveillant la terrasse. Quelle passion elle devait souffrir! Elle craignait sans cesse de voir les quatre Bavarois, ses gardiens, le coller à la tonnelle, l'ajuster, et d'entendre crépiter la fusillade.

Effectivement, Mme Farel épiait de leur chambre son mari, en permanent danger de mort. Une vieille bonne, qui l'avait élevée, l'assistait; quand la sous-préfète devenait trop blanche, elle lui faisait respirer un flacon de sels. Farel se représentait ce supplice et en trouvait le sien aggravé.

Le défilé des hommes aux uniformes verdâtres se poursuivait au pied de la terrasse. Il en arrivait toujours de nouveaux. L'otage avait l'exaspérante illusion qu'il en passerait pendant des semaines, durant des mois.

Les douze coups de midi sonnèrent. Le troupeau continuait à s'écouler. Vers une heure, l'espoir et la joie jaillirent au cœur de Farel : son supplice et la torture simultanée de sa jeune femme promettaient de cesser; le défilé se terminait. Le dernier rang verdâtre s'avança, franchit l'octroi, et, aussitôt, les quatre hommes qui encadraient Farel l'abandonnèrent, rallièrent hâtivement la colonne. Il était libre! Il ne mourrait point! La sagesse de la ville et l'affection qu'elle lui portait l'avaient protégé. Aucune bouche n'avait outragé, aucune main n'avait frappé, surtout par amour pour lui.

Il descendit de la terrasse. Il pensait que sa femme, radieuse, accourrait à sa rencontre, dans le parc odorant et chantant sous le soleil. Il ne la vit point. Il leva les yeux vers les fenêtres d'où elle avait suivi son supplice — elle-même crucifiée. Elle n'était pas là non plus, à lui sourire. Légèrement surpris, il pénétra dans le vestibule, monta l'escalier. Une porte s'ouvrit, la vieille et fidèle servante se montra.

— Ah! monsieur! pauvre monsieur! gémissait-elle.

Elle l'attira dans la chambre.

Mme Farel, le corps inerte et le masque livide, gisait sur une chaise longue. Un trop grand amour, uni à une trop lourde angoisse, avaient brisé son cœur fragile; et, en parfaite épouse, elle était morte parce que son mari avait simplement manqué mourir.

Maurice D...

Commandant V...

La question des pères de familles nombreuses

Ce n'est pas seulement depuis la mobilisation que les questions de cette nature ont été l'objet, de la part des pouvoirs publics, des préoccupations qui s'y attachent. La loi de recrutement du 21 mars 1905, elle-même, a entendu, dans un intérêt social, alléger les charges militaires des citoyens chargés de famille. L'article 48 de cette loi fait passer de droit et définitivement dans l'armée territoriale les réservistes pères de quatre enfants; dans la réserve de cette année, les pères de trois enfants.

Pour l'application de cet article et suivant les dispositions contenues dans l'instruction ministérielle du 20 juin 1910 refondue, les catégories, au moment où s'ouvre leur droit, sont respectivement versées dans la plus jeune classe de l'A. T. ou de la R. A. T. Les hommes dont il s'agit suivent, de lors, le sort de leur nouvelle classe de mobilisation.

Mais la loi n'a pas réduit pour eux le terme total de service imposé à tous les Français (vingt-cinq ans alors, vingt-huit depuis la loi du 7 août 1913); aussi, lorsque cette classe est définitivement libérée de toute obligation, continuent-ils à figurer sur un contrôle spécial avec mention d'affiliation « à la plus ancienne classe de la réserve de l'armée territoriale ».

Cette situation, qui est pourtant très nette, donne lieu en ce moment à des divergences d'appréciations. De nombreux pères d'un moins quatre enfants qui, au moment de la mobilisation, rattachés avec les classes 1888 et 1887, sont maintenant affectés à la classe 1889 et appelés sous les drapeaux, cette classe étant mobilisée.

Tous les commandants de recrutement n'ayant pas agi de même (c'est au contraire le petit nombre), le ministre annonce des instructions dans ce sens et en donne les raisons suivantes :

« Si les hommes dont il s'agit suivent actuellement le sort de la classe 1889, c'est qu'elle est la plus ancienne de la réserve de l'armée territoriale. Les classes de 1887 et de 1888 ont, en effet, terminé le temps de service prescrit par la loi de recrutement et ne sont maintenues à la disposition du ministre qu'à titre exceptionnel par des lois spéciales, en raison de la guerre. »

Une semblable interprétation est plus que contestable. Que ce soit à titre exceptionnel et en vertu de lois spéciales — et comment en pourrait-il être autrement? — que les classes 88 et 87 sont maintenues susceptibles d'appel total ou partiel, comme les autres, leur situation de fait et légale n'est pas moins d'être toujours soumise à la loi de recrutement et de se trouver, par conséquent, les plus anciennes de la réserve de l'armée territoriale.

On ne voit pas, dès lors, que des hommes figurant régulièrement sur leurs contrôles, depuis des années, puissent, sans abus et par simple mesure administrative, être rétrogradés dans une classe plus jeune.

L'appel de ces hommes avec les classes 1888 et 1887, s'il y a lieu, semble donc, sous tous rapports, demeurer la vraie marche à suivre.

CHAPITRE XIV

Le Grand Prix était couru, les jours des Drags et de la bataille des fleurs révoqués et Doroth restait à Paris : rien ne la lassait d'un séjour qu'elle déclarait agréable, pas plus la chaleur croissante que les départs quotidiens vers la mer des habitants de l'hôtel. Cette fantasque personne se plaisait dans un séjour d'été fort démodé, et vétilleux.

Et par ce beau juillet de 1914, M. Snowdrop ne parlait pas de sa villa d'Ostende, ni Didier de Deauville, ni Freddy des sports d'été et elle ne laissait s'effeuiller sans les respirer toute une saison de roses de Provins.

Dorothy gardait tout son entourage en éveil. Elle avait pour cela une dextérité qui tenait l'art du prestidigitateur. Elle était devenue comme la raison de vivre de cette petite colonie de séjournés qu'elle tournait au gré de ses caprices. Il est si agréable, en somme, de suivre ainsi une volonté sans trop s'en apercevoir. La sâtiété plaisirs est si prompt et elle est si vite soulagée par l'absence de désirs! Dorothy, aussi blasée que ses compagnons, avait cependant du goût pour la royauté; aussi régénait-elle les gens pour seule satisfaction d'en être obéie.

Parfois, sa domination allait jusqu'à la tyrannie, puisque pour se sentir vivre elle avait besoin de régner. Elle se donnait la peine de pour établir et maintenir ses droits de femme et elle ne passait pas un jour sans recevoir les hommages de sa cour.

En partant, les Parisiennes réputées laissaient la place nette à Dorothy; donc elle installait tout à loisir les bases de la souveraineté qu'elle était venue conquérir d'Amérique.

— Paris L...

FEUILLETON D' " EXCELSIOR " DU 22 MAI 1916

22

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XIII

Mener la vie du riche, c'était encore un sport, le sien. Peut-être savait-elle ce qu'il en coûtait pour se procurer de l'argent. Tout était monnaie pour elle : la voix d'un tenor, les sentiments qu'inspire le charme ou la beauté, et elle murmura à son voisin de fauteuil, l'opulent Snowdrop qui, fasciné, ne la quittait plus :

— Je voudrais savoir combien de millions la nature a mis dans le gosier de cet homme?

— Moins que dans le berceau d'une petite fille qui deviendra une jolie femme, répondit le nabab hollandais.

— Pensez-vous? fit Dorothy en se tournant avec intérêt vers son interlocuteur.

Ses beaux yeux noirs luisaient de mille convoitises. Elle n'en pouvait douter, Snowdrop était pris, déjà amoureux peut-être.

Elle eut un rire exquis. Avant la fin de la soirée, elle en était aux confidences avec Snowdrop. Elle se plaignait doucement de la solitude de cœur où elle vivait, du souci bien pesant pour une femme de gérer une fortune.

— Surtout, quand elle n'existe pas, pensa-t-elle en secret et en poussant un soupir de colombe dépareillée.

Elle apprit de M. Snowdrop qu'il avait eu plusieurs épouses. Que veuf, divorcé, remarié, divorcé, sans enfants, ni proches parents, il était libre pour le moment.

Il était déjà à demi-prêt à devenir l'époux de Mme Dorothy et à lui constituer, selon son habitude louable, et comme à ses devancières, un douaire.

C'était sa manière d'être amoureux. Il dotait, épousait et divorçait. L'original et fastueux Snowdrop était vraiment l'homme-gros lot des femmes de l'espèce de Dorothy.

Aurait-elle donc la chance de tirer de la sacoch des amours ce numéro magnifique? Quelle reconnaissance elle devrait dans ce cas à Didier!

Le soir, en souhaitant la bonne nuit à l'ami qui lui prodiguait les fleurs, les chants, la danse et les milliardaires hollandais, elle fut si parfaite de douceur, si pleine de gratitude...

— Jamais! jamais je n'oublierai tout ce que vous faites pour moi, dit-elle.

— Comme j'en suis heureux! soupira Didier, très touché.

— Jo la tiens, cette fois, pensait-il avec désinvolture. Elle attendra tout le temps qu'il faudra.

Il n'avait rien vu de l'entente de Monette et de Gaspard, rien compris de celle qui se préparait entre Dorothy et Snowdrop. Il croyait diriger toutes les femmes de son entourage.

Un homme peut être à la fois un viveur exercé et roué comme polence, et certains soirs, par exception, un très médiocre observateur du cœur humain.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. la princesse Victoria, veuve de S. M. le roi George V, a été quelques jours l'hôte de lady Murray, directrice de l'hôpital anglo-français du Galt-Hotel, aux Terres du Tonkin.

La princesse Victoria a visité les hôpitaux anglais dans leurs locaux défectueux, apportant à ses compatriotes des paroles d'encouragement.

La princesse est repartie ensuite pour Roum, tout au sud de la Sibirie.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. E. l'ambassadeur Le Ruzic et Mme Laskovic donneront demain matin, de 4 à 7 heures, une réception à l'ambassade de Vienne, en l'honneur des parlementaires russes.

— S. E. M. de Wende, ministre des Pays-Bas auprès du gouvernement belge, vient d'arriver à Paris.

INFORMATIONS

— La Luchette de Westminster, venue de Londres, est sur le continent depuis quelques jours.

MARIAGES

— En l'église Saint-Lambert de Vaugirard vient d'être célébré le mariage de M. Louis Lemaire, sergent au 1^{er} d'infanterie, avec Mlle Berthe.

— En l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, vient d'être célébré le mariage de Mlle Elzabeth Decour, artiste peintre, institutrice à Paris, avec le commandant Baugrin-Grosjean, ingénieur, ancien directeur de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est. Les témoins étaient pour la mariée : le docteur Raphaël Blanchard, de l'Académie de Médecine, professeur à la Faculté, et M. Sarrus, publiciste; pour le marié : M. Delaunay, conseiller d'Etat, directeur général de la Compagnie des chemins de fer, et M. Schelle, directeur honoraire au ministère des Travaux publics.

— Nous apprenons le mariage de Mme Lemaire de Villers, née de Mlle Lemaire de Villers, la propriétaire bien connue de l'hôtel de la rue de la Harpe, de son mariage avec M. Jean Chappu, sous-chef de personnel au ministère de l'Intérieur, chevalier de la Légion d'honneur.

— En l'église Saint-Jacques, à Paris, a été célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Marie-Louise de Banque d'Agut avec R. Victor-Gilbert Ribaumont, major de l'armée belge. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. le chanoine de Beaupré d'Agut, évêque de la mariée.

NAISSANCES

— La comtesse Marc des Carrières de la Chapelle vient de mettre au monde une fille qui a été appelée Clotilde.

— Mme des Monts, femme du sous-lieutenant R. des Monts, a donné le jour à un fils Joseph.

— La baronne de Racheval, femme du sous-lieutenant au 1^{er} régiment de chasseurs, au front, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Francisque.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— De M. Alfred Duguet, l'historien de la guerre de 1870-71, président honoraire de l'Association amicale des combattants de Champagne et du siège de Paris, vice-président de la Ligue et l'Épée, chevalier de la Légion d'honneur.

— Du vicomte Drouhet de Sigalas, décédé âgé de soixante-huit ans, à Bordeaux.

— Du commandant Marotte, mort des suites de blessures reçues au Verdun, cité à l'Ordre de l'Armée.

— De M. M. de Sion, rédacteur en chef du *Publicateur de la France*, vice-président des Journalistes français, des publicistes chrétiens et de la presse municipale parisienne.

— De M. Georges-Henri Salvy, avocat, sous-lieutenant et cité à l'Ordre du jour de l'Armée, mort pour la France sous Verdun. Il avait épousé Mlle de Nohac et laisse trois enfants, et est le troisième fils de l'illustre avocat de Rouen et au front.

— De l'aspirant Jacques de Segnes, du 1^{er} régiment d'artillerie, mort pour la France, fils de M. Louis de Segnes, actuellement au front, et de Mme, née de Cazenove.

— Du sous-lieutenant Herod de la Racheval, saint-cyprien de la promotion de la Grande Revanche, mort pour la France, âgé de vingt ans, le 7 mai, cité à l'Ordre de l'Armée.

— De Mme Louis Goffard, née Isabelle Steinbach, femme de M. Louis Goffard, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, et mère de Mlle Simone et Suzanne Goffard, décédée à Paris, le 19 mai.

— De M. Paul Halin, aviateur-observateur, décoré de la Croix de Guerre avec trois citations, tué le 30 avril, mort pour la France.

— De la comtesse Redon de Beaupré, née Evelina Bardier du Buisson, décédée en son domicile, 17, rue Marbeuf.

— De M. Nikitine, vice-président de l'Académie des Sciences de l'Empire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

— De M. Eugène Arthey, lieutenant, commandant de compagnie au 1^{er} régiment territorial, mort des suites de ses blessures, décoré de la Croix de Guerre, secrétaire de l'Association des anciens élèves du lycée militaire.

De M. Jean Filicou, du 1^{er} d'infanterie, mort pour la France le 17 avril, âgé de vingt-cinq ans, fils de l'ingénieur des Arts et Manufactures.

De M. G. Bethmont, décédé le 10, avenue Hoche.

De M. Jean Wassner, maréchal des logis au 43^e d'artillerie, mort pour la France le 5 avril, fils de l'ingénieur à la Compagnie d'Orléans.

De Mme veuve Ed. Berger, mère du capitaine d'artillerie Gaston Berger et de M. Maurice Berger.

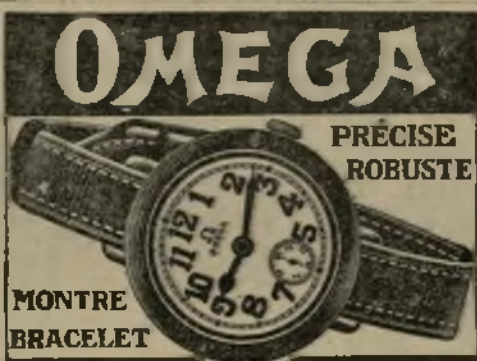
Du R. P. Charles Soud, de la Congrégation du Saint-Esprit, brancardier au 204^e régiment d'infanterie, mort pour la France à vingt-neuf ans.

Communiqués

La Ligue Nationale pour le relèvement des Industries rurales et agricoles annonce sa grande Exposition-vente de Printemps, qui a lieu du 22 au 31 mai 1916 inclus, de 2 heures à 7 heures, 35, rue Vaneau.

Dimanche 22 mai, à 3 heures, salle des Ingénieurs civils, 19, rue Blanche, grand concert au profit des réfugiés de professions libérales, avec le concours de Mmes Drina, Mario, de Popéra; Gashron, Thévenet, Faye-Lassalle, du Opéra-Comique; Mlle Y. Duens, de la Comédie-Française; Huppar-Berthelin, della Torre; Mmes H. Lefort, Martha de Villars; MM. A. Georges, Hollman, Laurent, Marcel-Pontier. Pontier, la classe de violon de M. A. Lefort et la chorale enfantine « Les Petites Voix ».

Plus que jamais il importe d'assurer aux soldats du front la vigueur physique dont la nourriture et l'hygiène sont les deux facteurs essentiels. Plus de 1.100 appareils à dentelles sont déjà au front. Mais il reste à pourvoir les unités de nouvelle formation et les troupes du corps expéditionnaire d'Orient. Le Comité des biens-donches fait appel à la générosité de tous pour l'aider à assurer l'envoi des appareils nécessaires dans le plus bref délai possible. Adresser les souscriptions au comité, 57, rue Saint-Benoît, à Paris.



CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS DE FAMILLE

La Compagnie d'Orléans a repris la délivrance des billets d'aller et retour collectifs de famille pour les voyages effectués au printemps et au été sur son propre réseau.

Ces billets seront émis jusqu'au 1^{er} septembre inclus. Ceux délivrés jusqu'au 15 juin inclus sont valables trente-trois jours; leur durée de validité peut être prolongée une ou deux fois de quinze jours moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0. Les billets émis du 15 juin jusqu'au 1^{er} octobre sont valables indéfiniment, quelle que soit l'époque de délivrance, jusqu'au 3 novembre.

La réduction pour ces deux catégories de billets peut aller jusqu'à 75 0/0.

Le voyage collectif n'est obligatoire que pour trois personnes de la famille; les autres ont la faculté de voyager isolément à l'aller et au retour en abattant un coupon spécial en même temps que le billet collectif et en acquittant en supplément, lors de leur voyage, le prix d'un billet au tarif militaire.

Les billets comportent en outre la faculté pour un ou plusieurs des titulaires de voyager à prix réduit de 50 0/0 entre le point de départ et le lieu de destination pendant la durée de la validité.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voluuard.

THÉÂTRES

Bienfaisance et solidarité. — C'est samedi prochain, 27 mai, à 8 heures, qu'aura lieu au Théâtre des Champs-Élysées, la représentation de *Jérusalem*, la pièce de M. Georges Rivollat, musique inédite de Massenet. Cette matinée de gala, donnée au profit du « Foyer du Soldat aveugle », s'annonce comme un gros événement artistique, grâce au généreux concours des éminents artistes de la Comédie-Française : Mmes Bartet, Renée du Minil; MM. Albert-Lambert, J. J. Fendoux, Paul Numa, Lafon, Denis d'Inès; de Mme G. Leroy; MM. Luxeuil, Pisan et la petite Bourdin.

On trouve des billets au Théâtre des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne; à l'Office des Théâtres, 8, place de l'Opéra au Métro, 2 bis, rue Vivienne, et chez Durand, 4, place de la Madeleine.

Une décision des directeurs de théâtre. — L'Association des directeurs de théâtre de Paris, préoccupée de maintenir aussi longtemps qu'il sera nécessaire l'assistance qu'elle apporte depuis bientôt deux ans à tant d'artistes intéressés par son œuvre, l'aide aux artistes et aux personnes des théâtres de Paris, a décidé, dans son assemblée du 17 mai, que désormais le produit de toute représentation de bienfaisance donnée dans l'un des théâtres faisant partie de l'Association serait frappé d'un droit de 10 % au profit de cette œuvre.

Pour les courtiéristes de théâtre. — Demain mardi, à 3 heures et demi, en l'hôtel du *Gué de la Seine*, aura lieu une réunion du comité de l'Association des Courtiéristes de Théâtre, à laquelle assistera le président, de passage à Paris.

Quelques dernières. — On annonce les dernières du *Rubicon* (au Gymnase), de *L'Homme qui assassinait* (au Théâtre-Antoine), et d'*Une nuit de noce* (à la Renaissance).

LUNDI 22 MAI

Comédie-Française. — Mardi, 8 h. 15, *Le Marquis de Priola*, Opéra-Comique. — Jeudi, 1 h. 30, *La Tour des Renardes*, Opéra-Comique. — Mercredi, 8 heures, les *Grandes Dames*; le *Juif polonais*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassinait*.

Ambigu. — A 8 heures, *La Femme X...*

Apollon. — A 8 h. 15, *La Dernière nuit de Printemps*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Palash et Perlinpattier*.

Capucines (tel. 102-40). — A 8 h. 30, *Ca poussa* revue; *Non amie fait du théâtre*; *Cinq minutes*, a. s. p.

Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. *Soliste* sera, et dimanche, 7 h. 50, *Les Épaves d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Atavisme*, le Document 528 V.

Mercredi, le *Château de la Mort-Lente*.

Gymnase. — A 8 h. 50, mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche (matinée) le *Rubicon*.

Théâtre Michel. — A 9 heures, *Paris*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *La Flamboyante*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Petit Café*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, *Zaza*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noce*.

Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 15, *Le Veilleur* (dernières).

Trianon-Lyrique. — Mardi, à 8 h. 15, *La Traviata*.

Variétés. — A 8 h. 30, *La Belle de New-York*.

Vendôme. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

COURS ET CONFÉRENCES

Jeudi 25 mai, à 4 h. 30, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Doumer, sénateur, conférence de M. le sénateur Herriot, maire de Lyon, sur l'effort russe.

Elle savait la force d'une bonne éducation pour l'avoir éprouvée et elle comptait sur les enseignements donnés par l'abbé Joachim pour préserver Monette.

Mais, il faut le dire, Clotilde ne se fût pas perdue pour sauver même sa fille. Elle se conduisait selon des principes où le respect de soi est le premier des devoirs d'une femme.

Cette attitude hautaine peut forcer l'estime, mais elle ne conquiert pas souvent les cœurs. Clotilde vivait trop pour l'orgueil pour être aimée.

Pourquoi irais-tu à Bland, maintenant, insinua Didier à sa fille ? Il sera temps encore en ce moment de l'ouverture de la chasse. Tu viendrais à Ostende avec nous d'ici là. M. Snowdrott possède dans cette ville une maison splendide où, probablement, il nous invitera. Tu verras comme c'est amusant un casino... Et les sports sur la plage... et la mer!

La mer, soupira Monette, tentée. Je n'ai pas été à la mer depuis huit ans. Quelle me semblera belle avec sa toilette de fête qui change de nuance à chaque heure du jour.

Dans quelques semaines, je t'accompagnerai à Bland, où je resterai une huitaine. Je verrai ta mère et je la déciderai à un divorce dont elle l'a sans doute dit un mot avant ton départ. Cette séparation entre nous est devenue nécessaire, indispensable.

N'as-tu pas oublié cet affreux projet, répéta Monette avec vivacité. Ne sommes-nous pas heureux ?

Candid enfant, s'écria Didier non sans ironie. Tu n'as donc pas surpris les secrets de ton père ? Ne sais-tu pas que si je veux ma liberté, c'est afin de l'aliéner de suite ? Et pour qui ? Tu le devines.

(A suivre.)

Les obsèques du capitaine Lareinty-Tholozan



On a annoncé, il y a peu de temps, la mort du capitaine-aviateur de Lareinty-Tholozan, tombé en service commandé dans nos lignes alsaciennes. Les funérailles de ce brave pilote ont été célébrées dans un village voisin du lieu où il périt glorieusement.

Casement à l'instruction



Roger Casement (X), le traître agitateur de l'Irlande, sera déféré jeudi prochain devant la Haute-Cour de Londres. Il est photographié ici au moment où il quitte l'instruction.

Les navires allemands internés dans le port de New-York



Comme dans de nombreux ports des deux Amériques, il y a, dans le port de New-York — et c'est là le groupement le plus important de ces navires — un ensemble de bâtiments allemands et autrichiens qui, au début de la guerre, y cherchèrent refuge ou s'y trouvaient à l'ancre, et qui, depuis lors, imitant l'exemple des cuirassés de Kiel, ont eu garde de reprendre la mer.